

ANNIE ET PIERRE HOT

L'INCONNU DU RAPIDE



1^{FR}
150

COLLECTION FAMA

94, Rue d'Alésia
PARIS (XIV^e)



LA COLLECTION "FAMA"

BIBLIOTHÈQUE RÉVÉE DE LA FEMME ET DE LA
JEUNE FILLE PAR LE CHOIX DE SES AUTEURS

.....

Chaque Jeudi, un volume nouveau, en vente partout :

1 fr. 50

L'Éloge de la COLLECTION FAMA n'est plus à faire : elle est connue de tous ceux et celles qui aiment à se distraire d'une manière honnête, et ils sont légion. Sa présentation élégante et son format pratique autant que le charme captivant de ses romans expliquent son succès croissant.

PATRON JOURNAL

PARAIT TOUS LES MOIS

Le Numéro : 1 franc

Les numéros de Mars et Septembre : 5 francs

*(Ces deux numéros, très importants, donnent
toutes les nouveautés de début de saison)*

.....

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies	Un an : 20 fr.
Étranger (<i>Tarif réduit</i>)	— 28 »
Étranger (<i>Autres pays</i>)	— 35 »

PRIMES AUX ABONNÉES

■
Chaque numéro de Patron Journal est remboursé

■

CONCOURS - PRIMES

permanent

24.000 fr. de PRIX par AN

Voir dans PATRON JOURNAL le règlement.

Société d'Éditions, Publications et Industries Annexes
94, rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

**L'INCONNU
DU RAPIDE**

ANNIE ET PIERRE HOT

L'INCONNU DU RAPIDE

ROMAN



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
94, Rue d'Alésia 94. — PARIS (XIV^e)

L'INCONNU DU RAPIDE

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur,
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

(LA FONTAINE.)

CHAPITRE PREMIER

Cinq heures de l'après-midi. Une de ces après-midi de décembre comme on n'en voit qu'à Paris, où le froid, qui déjà sévit dans d'autres régions, semble ne point oser encore faire valoir ses droits, permettant à l'arrière-saison une suprême coquetterie. La température est particulièrement clémente. Seul, le soleil boudeurs'est voilé de grisaille, et voici que, par groupes, les mille feux de la grande ville piquent de leurs ors lumineux l'ombre déjà naissante, comme de mirifiques vers luisants.

Les abords de la gare du Nord présentent leur animation coutumière. Côté arrivée, la foule est particulièrement dense, la ruée du départ des « banlieusards » ne commençant que plus tard. Le rapide de Berlin sera là dans quelques minutes. Porteurs, marchands de journaux, chauffeurs de taxis, garçons d'hôtels, ouvriers de portières, etc..., sont sur le qui-vive.

Un coup de sifflet strident. Le train, sans une seconde de retard et retenant son souffle formidable, entre en gare, majestueusement. L'arrivée d'un grand express a

toujours quelque chose d'impressionnant. Hâtivement, les voyageurs fendait la foule des amis, des parents venus à leur rencontre, voire même des curieux, se hâtent vers la sortie, prenant d'assaut les voitures en station, s'engouffrant dans le métro, ou gagnant démocratiquement le premier arrêt du « tram » ou de l'autobus.

Bousculant tout le monde, comme s'il nageait le crawl, et sans prendre garde aux invectives, un jeune homme faisait de vains efforts pour vaincre la vague déferlante des plus débrouillards. Enfin, triomphant, il parvint dans la cour de la gare, juste pour voir se refermer la portière d'un taxi sur la personne que, sans aucun doute, il voulait à tout prix rejoindre.

Ce fut par une brutale métaphore, aussi claire que concise, qu'il extériorisa son dépit, lequel ne fit que s'accroître, en constatant l'absence intempestive de toute voiture libre.

Or, le hasard, dieu malin, se fit, pour une fois, son chevalier servant. Le frôlant presque, un taxi stoppa. Un homme qui paraissait aussi pressé que lui-même en descendit, et, tout en jetant un rapide coup d'œil à l'horloge officielle, tendit, pour payer la course, un billet de cent francs.

— Pas de monnaie! grommela le chauffeur, qui sans doute, commençait son service.

Discussion dans la forme classique. L'un prétextant sa hâte et menaçant de partir sans payer; l'autre répliquant qu'il n'était pas tenu de faire l'appoint, et qu'il irait quérir le guet.

Sans perdre de vue la voiture qu'il voulait suivre, et qu'un embouteillement providentiel immobilisait au coin de la rue, notre jeune homme pressé, croyant être au bout de ses tracas, s'était installé dans le taxi, et s'exaspérait de ce nouveau contretemps.

— Ça, c'est bien ma veine ! marmonna-t-il.

Comprenant qu'il n'avait pas le choix des moyens :

— Payez-vous, dit-il au chauffeur, en lui passant par la glace mobile le prix du litige ; et vite, suivez le taxi rouge arrêté là-bas, dans l'encombrement, à l'entrée de la rue de Saint-Quentin.

Le voyageur sans monnaie voulut protester, mais finalement, comme l'auto de louage allait démarrer, il tendit sa carte au généreux inconnu, qui, distraitement, la mit dans sa poche sans la regarder.

Au travers de Paris, à cette heure où la circulation devient particulièrement intense, la poursuite commença. Notre héros se sentait l'âme d'un détective. Sur son siège, le brave chauffeur prenait, lui aussi, son rôle au sérieux, certain de collaborer à quelque filature sensationnelle. Maître de son volant, il ne quittait pas des yeux le fameux taxi rouge, et, lorsqu'à certains carrefours une sonnerie impérieuse l'arrêtait dans sa course, il manifestait son désappointement par de vibrantes onomatopées, qui faisaient sourire malgré lui notre Javert improvisé.

Après avoir descendu la rue La Fayette, contourné l'Opéra, laissé sur la droite l'église de la Madeleine, pour prendre la rue Royale et traverser la place de la Concorde, la mystérieuse voiture à la carrosserie rutilante s'engageait maintenant sur le cours Albert-1^{er}. Enfin, tournant brusquement à gauche, elle franchit le pont des Invalides. La voiture poursuivante « collait » maintenant la première. Se retournant vers son client, le chauffeur hilare cligna de l'œil comme pour lui dire :

— Cette fois, patron, on la tient !

Effectivement, ils la tenaient et ne la lâchèrent plus. Elle roula quelque temps au long du boulevard de la Tour-Maubourg, prit la rue Saint-Dominique, traversa le Champ de Mars, et vint stopper devant un superbe immeuble de l'avenue Charles-Floquet.

Sans attendre l'arrêt de son propre taxi, notre inconnu avait comme tout à l'heure réglé la course par la glace mobile, en joignant au tarif un royal pourboire. Sautant lestement sur le trottoir, il rejoignit en deux enjambées la personne qu'il poursuivait, au moment où celle-ci allait s'engager sous le porche monumental.

— Ben mince ! se dit notre ami le chauffeur ; si c'est ça le malfaiteur, moi je demande à être gendarme !

Et, gouailleur, il reprit la « maraude » en quête de nouveaux clients.

Sans conteste, le brave homme avait du goût ; l'objet de la filature étant une ravissante jeune fille. Celle-ci n'avait point la beauté classique, trop régulière, trop précise et trop fade, mais, de l'ensemble de sa personne, se dégageait un charme indéfinissable, un je ne sais quoi d'aimable et de séduisant, nuancé de réserve et de distinction, qui forçait l'attention. De jolies boucles brunes encadraient les yeux rieurs, et ceux-ci, complices d'une bouche minuscule et spirituelle, égayaient le visage d'un ovale très pur.

Elle posait le doigt sur le bouton qui commandait la porte, quand un respectueux et timide : « Mademoiselle », la fit brusquement se retourner. Un sourire malicieux fut le résultat du premier réflexe, la silhouette de son interpellateur lui étant familière : c'était en effet son compagnon du rapide, compagnon, disons-le, qui avait produit sur elle la meilleure impression. Cependant le fait qu'il l'avait suivie jusque chez elle modifiait un peu le premier jugement qu'elle avait porté sur lui, et elle se prenait à regretter son erreur, l'ayant trouvé fort sympathique au cours de ce premier tête-à-tête. Aussi bien, le sourire avait cédé la place à un froncement de sourcils, et l'air hautain qu'elle prit aussitôt semblait capable de tenir à distance respectueuse n'importe quelle audace.

Or l'inconnu, troublé par l'attitude imprévue de

la jeune femme, lui tendit un petit sac de voyage.

— Mademoiselle, dit-il, vous avez oublié ceci dans le compartiment.

Un rapide inventaire des menus paquets qu'elle tenait à la main suffit à convaincre celle-ci.

— Grand Dieu ! s'exclama-t-elle.

Et le visage expressif et mobile de la jeune fille retrouva sur l'heure l'exquis sourire un moment éclipsé.

— Combien je vous suis reconnaissante ! ajouta-t-elle. Savez-vous bien, monsieur, que c'est une véritable fortune que j'ai si sottement oubliée ?

Tendant la main au jeune homme, lequel commençait à reprendre ses esprits, elle lui dit spontanément :

— Voulez-vous m'être agréable ? Montez avec moi, je vous présenterai à ma mère. Je suis Micheline Barsac.

L'inconnu s'inclina, prit la petite main qu'on lui offrait et, à son tour, se présenta :

— Jean Randal, ingénieur.

Il faut reconnaître qu'à première vue, ce dernier offrait aux regards tout ce qui pouvait faire retourner d'emblée les jeunes filles en mal d'époux. Grand, bien découplé, la souplesse aisée de sa démarche prouvait sa grande culture sportive. Élégant sans recherche excessive, sans modernisme outrancier, l'ensemble de sa silhouette plaidait favorablement la cause du jeune mathématicien, et l'impression directe qu'il donnait à quiconque l'approchait, expliquait celle ressentie par la jolie Micheline.

— Si vous le voulez bien, dit celle-ci, nous prendrons l'ascenseur, c'est au quatrième.

Or, tant que dura la montée, la jeune fille se prit à réfléchir à la spontanéité de son invitation, qu'elle jugea presque incorrecte, sinon imprudente, et elle se demanda ce que penserait sa mère de ce mépris du protocole, conséquence de son étourderie. Une seule chose pourrait lui servir d'excuse, ou peut-être au contraire de circonstance

aggravante, ce serait le sac retrouvé, le sac et son contenu !

Mais Micheline Barsac n'était pas fille à s'enfermer dans un tel dilemme. Elle eut vite fait de prendre une résolution,

— Mère est très impressionnable, dit-elle avant de sonner chez elle, et ma sottise aventure lui causerait une émotion inutile. Je vais vous présenter comme un ami retrouvé à Liège.

La porte ouverte par une femme de chambre empêcha Randal de répondre. En le voyant, la soubrette parut surprise ; elle allait parler, mais dans une pièce voisine la sonnerie du téléphone retentit.

— Allez voir, Marie-Louise, ordonna la jeune fille.

Et ouvrant elle-même à son compagnon la porte d'un délicieux petit salon empire :

— Veuillez entrer, dit-elle.

En un clin d'œil, elle eut enlevé gants, chapeau et manteau de voyage. La camériste vint rendre compte :

— Mademoiselle, c'est monsieur John, expliqua-t-elle.

Micheline s'excusa et s'en fut vers l'appareil. Celui-ci se trouvait dans un cabinet de travail contigu, de telle sorte que, par la porte ouverte et sans quitter sa place, le jeune homme pouvait voir la jeune fille et entendre sans en perdre un mot la conversation.

— Allo ! oui... bonjour... j'arrive à l'instant... Ah ! bah !... oui, j'ai trouvé un taxi en sortant de la gare... Excellent... un peu fatiguée, mais pas trop... Vous dites?... Oh ! pauvre garçon ! Pas possible?... Ça, ça par exemple, ce n'est pas mal... C'est trop drôle !... Oui... entendu... Ne venez pas trop tard... Mais non, je ne vous en veux pas... pas du tout... Vous êtes fou !... *Good bye !*...

Cependant qu'avait lieu cette conversation qui semblait réjouir fort les deux partenaires, Jean Randal souriait en se remémorant les diverses phases de sa folle

poursuite à travers Paris, et bénissant le Ciel qui lui avait consenti un si aimable épilogue. Or, l'incident du voyageur sans monnaie lui revint à l'esprit. Absorbé par le but qu'il s'était assigné, c'est à peine s'il avait remarqué le visage de l'inconnu. L'inconnu? Mais au fait, il ne l'était pas: Cet homme, en effet, lui avait jeté sa carte, à l'instant précis où l'auto démarrait. Fouillant dans ses poches, l'ingénieur y retrouva le bristol. Il n'y avait pas d'hésitation possible, c'était le seul qu'il eut sur lui. Machinalement d'abord, il y jeta les yeux, comme s'il pensait à autre chose; mais, tout à coup, son expression changea et devint particulièrement attentive. Une stupefaction intense fit place à l'indifférence.

Le retour de Micheline interrompit ses réflexions. Sans paraître remarquer son attitude bizarre, la jeune fille allait le mettre au courant de son entretien téléphonique, lorsque M^{me} Barsac entra, flanquée d'un superbe lévrier d'Italie. Elle semblait inquiète.

— Mon Dieu, mon enfant, que me dit Marie-Louise? Tu rentres seule?

Micheline sourit et présentant Jean :

— Mais non, petite mère, répondit-elle, vous voyez bien, j'ai eu la bonne fortune de voyager, depuis Liège, avec un de mes amis du club, Jean Randal.

Quelque peu rassurée, M^{me} Barsac, pour qui tous les amis de sa fille étaient les siens, accueillit l'ingénieur fort aimablement. Néanmoins, elle poursuivit son idée :

— Je ne t'avais pas envoyé la voiture, John m'ayant dit qu'il t'attendrait avec la sienne.

Micheline éclata de rire.

— Je sais, je viens de lui parler au téléphone; mais comme il était en route pour venir à la gare, il a eu quelque part, du côté de la porte de Versailles, une sérieuse panne de magnéto, et il a dû prendre un taxi; mais il m'a manquée.

— Et cela te fait rire ? interrogea M^{me} Barsac.

— Oh ! c'est toute une histoire, poursuivit la jeune fille, riant de plus belle. Il n'y a qu'à John qu'il arrive des aventures semblables. Figure-toi que n'ayant pas de monnaie pour payer son taxi, et le chauffeur n'ayant pas de quoi lui rendre, un inconnu pressé a réglé la course. Pas de danger que je rencontre une pareille poire !

— Micheline ! réprimanda gaiement l'excellente femme.

Et s'adressant à Jean qui semblait de plus en plus songeur.

— Excusez, monsieur, ces digressions qui ne vous intéressent guère. Je pense que vous nous ferez le plaisir d'accepter un verre de porto ?

Randal s'inclina, et comme Micheline allait sonner la femme de chambre, M^{me} Barsac l'arrêta dans son geste.

— Laisse, dit-elle, je préfère lui parler moi-même. Viens, Stop !

Dès que la maîtresse de maison eut quitté le salon, Jean, tendant à la jeune fille la carte de visite qu'il avait conservée à la main, interrogea :

— Ce monsieur dont vous parlez, serait-ce ?...

Micheline prit le bristol, y jeta les yeux et, stupéfaite, répondit en le lui rendant :

— John Rudford, ... parfaitement ; mais... comment se fait-il ?

L'ingénieur, moitié rieur, moitié perplexe, expliqua le mystère.

— C'est moi, dit-il, la poire du taxi !

On s'imagine l'effet produit. La jeune fille, loin de s'attendre à une pareille coïncidence, et, toute honteuse de sa gaffe involontaire, resta quelques instants sous le coup de cette première impression plutôt désagréable ; puis, sa franchise naturelle reprenant le dessus, et le comique de la situation lui apparaissant, elle donna libre cours à sa gaité. Randal, tout d'abord quelque peu gêné,

lui aussi, éprouvait des réactions semblables; mais, en voyant la façon heureuse dont Micheline prenait la chose, il se mit à l'unisson.

Spontanément il allait entrer dans les détails, mais la jeune fille entendant sa mère l'interrompit, et mettant un doigt sur sa bouche :

— N'oubliez pas, dit-elle en souriant, que nous revenons ensemble de Liège.

Suivie de la femme de chambre portant le goûter, M^{me} Barsac parut sur le seuil. Lorsque la servante fut sortie, elle s'informa :

— Maintenant, ma chère enfant, je serais heureuse d'apprendre comment s'est passé ton voyage.

Micheline eut pour l'ingénieur un coup d'œil complice.

— Oh! mon Dieu, petite mère, répondit-elle, aussi bien que possible; c'est ce qu'on peut appeler un voyage sans histoire.

— Tout à fait, approuva Randal.

— Mais fort agréable cependant, continua la jeune fille légèrement ironique, grâce à l'heureux hasard qui m'a donné Jean Randal comme compagnon de route.

L'ingénieur, gêné, rougit jusqu'aux oreilles.

— Personnellement, ajouta M^{me} Barsac en souriant, je lui sais gré d'avoir poussé la galanterie jusqu'à l'accompagner à la maison.

S'empêtrant dans un lamentable dithyrambe, Jean bafouilla :

— Oh! madame, soyez persuadée que tout autre que moi en eût fait autant.

— Évidemment, poursuivit sans transition la mère de Micheline, l'amitié simplifie toutes choses. D'ailleurs, vous connaissez sans doute M. Rudford?

Ce fut la jeune fille qui, prudemment, répondit pour l'ingénieur :

— Chose curieuse, dit-elle, ils ne se sont jamais rencontrés...

Et jetant à Randal un nouveau regard d'intelligence malicieuse, elle rectifia :

— Je crois qu'ils ont eu seulement l'occasion de s'entrevoir une fois. N'est-ce pas?... il y a même très peu de temps...

De plus en plus ahuri, Jean répondit :

— Oui, oui, une fois, une seule fois...

Puis, craignant de s'être trop avancé, il ajouta :

— Mais si peu... oh ! si peu !

— Eh ! bien, dit M^{me} Barsac en manière de conclusion, puisque vous avez eu tout à l'heure l'amabilité de remplacer M. Rudford près de ma fille, venez donc dîner dimanche soir, John sera là et vous ferez sa connaissance : c'est un garçon délicieux, et si simple... vous verrez.

Jean, pris au dépourvu, ne savait à quels saints se vouer. Ses yeux cherchaient ceux de Micheline, laquelle sentant qu'il perdait pied, vint à son secours.

— Pourquoi pas ? dit-elle.

Sans enthousiasme, Randal accepta, dans l'impossibilité qu'il était de faire autrement.

— Ma fille, expliqua la maîtresse de maison, a connu son fiancé à Dinard l'été dernier, et ils se marient dans quelques semaines. J'ai beaucoup de chagrin de perdre ma fille, mais j'aime tant mon futur gendre !

Micheline eut un imperceptible froncement de sourcils, comme si quelque idée fâcheuse lui traversait l'esprit. Elle n'avait pas quitté du regard l'ingénieur, dont la déception était visible. Celui-ci d'ailleurs, ne tenait plus en place. Il avait hâte d'être dehors pour mettre en ordre ses idées, se jugeant le fantôme d'une comédie ridicule. D'autre part, trop homme du monde pour être importun, il prit bientôt congé.

M^{me} Barsac, très aimablement, renouvela son invitation, et Micheline reconduisit Randal jusqu'à la porte de l'antichambre.

Dès qu'ils furent seuls :

— Je suis désolée, monsieur, dit-elle malicieusement, mais vous voici notre ami... malgré vous!

— Pourquoi dites-vous : malgré vous?

— Mais c'est votre visage qui le dit : regardez-le!

Et le prenant par les épaules, elle le campa devant un exquis trumeau Louis XV, qui lui renvoya fidèlement leurs deux images. Et comme le jeune homme souriait sans répondre, Micheline, en vraie fille d'Ève, continua :

— Est-ce le fait d'être un ami « de hasard » qui vous choque?

L'ingénieur la regarda dans la glace comme elle le contemplait lui-même, puis redevenant sérieux :

— Dans tout hasard, mademoiselle, répondit-il, il y a une grande part de fatalité, et... je suis très fataliste.

La jeune fille lui tendit les deux mains, et très simplement lui dit :

— Au revoir, donc, monsieur mon ami.

— A dimanche, précisa Randal.

Et le charmant sourire de Micheline Barsac accompagna l'ingénieur jusqu'au premier tournant du grand escalier.

CHAPITRE II

Mais, bien que la lourde grille du porche se fut refermée sur lui, il lui sembla que le joli sourire, tel un lutin follet, impondérable et familier, l'avait également franchie pour lui faire un pas de conduite.

Après une courte hésitation et un coup d'œil impulsif jeté aux fenêtres du quatrième étage, Randal alluma une cigarette. Il décida de marcher un peu, sentant que l'air lui ferait du bien. C'était l'heure où, la journée terminée, chacun rentre chez soi ; mais Jean ne prêtait aucune attention aux mouvements de la rue qui, en toute autre occasion, l'eussent incontestablement séduit. Vainement, il essayait de coordonner les impressions qui lui martelaient les tempes. Des faits eux-mêmes, il avait peine à renouer l'enchaînement logique.

Aussi, l'aventure extraordinaire qui venait de lui arriver étayait encore davantage ses théories philosophiques à la Schopenhauer, parce que tout à fait imprévue. Il songeait à ce concours de circonstances qui, après avoir mis sur sa route une jeune fille si délicieuse, lui avait permis non seulement de faire sa connaissance, mais encore d'acquérir quelque droit à sa gratitude, qu'elle ne lui avait d'ailleurs point marchandée.

Il ne se faisait aucune illusion, il s'était bel et bien intéressé à l'enjeu, et voici qu'au moment où, en vrai

mathématicien qu'il était, il se gargarisait avec certains calculs de probabilités, le rigorisme de la science était pris en défaut : Micheline Barsac était fiancée et, comble de l'ironie, fiancée avec l'homme dont il avait payé le taxi, pour être plus certain de ne pas perdre sa trace !

— C'était fatal ! pensa-t-il.

Ingénieur aux Forges et Aciéries Transatlantiques, Jean Randal passait pour un homme de décision, aussi bien dans son métier que dans les affaires en général, en même temps qu'il avait la réputation méritée d'être un technicien de grande classe, averti et audacieux. Or, du point de vue professionnel, son fatalisme naturel semblait plutôt mitigé d'optimisme. Lorsque les événements ne répondaient point tout à fait à ses désirs ou à ses prévisions, il disait à qui voulait l'entendre, que c'était couru d'avance, et qu'après tout, cela valait peut-être mieux ainsi.

Mais, dans la vie privée, il n'en allait pas de même. Doutant de lui, il était trop confiant dans ses amis et, en présence des femmes, il se montrait indécis, timide, voire même pessimiste. Cet autre aspect de sa personnalité, si différent de l'autre, l'avait fait surnommer « Candide », sans qu'il y eût d'ailleurs dans ce sobriquet la moindre intention blessante, car il jouissait de la sympathie générale.

Comme il franchissait le pont de Passy, il s'accouda machinalement sur le parapet, regardant sans les voir les ébats fantastiques de la lumière dans l'eau grisâtre du fleuve, scintillements innombrables que troublaient par intermittence le passage des péniches ventrues et de leurs remorqueurs.

— John Rudford ! murmura-t-il...

Au bout d'un long moment, Randal reprit sa marche, et ce fut l'habitude plutôt que la réflexion qui le conduisit rue Desbordes-Valmore où, depuis dix-huit mois, il

habitait un confortable appartement meublé, qu'il partageait avec un de ses collègues d'usine, l'ingénieur Daniel Certat.

Les deux jeunes gens s'étaient connus et appréciés aux Forges et Aciéries, et s'étaient liés d'une de ces amitiés indissolubles qui permettent, provoquent et facilitent toutes les confidences. Et cependant, il était difficile de trouver deux caractères aussi dissemblables. Autant Randal était, devant les multiples incidents de la vie quotidienne, désarmé et irrésolu, autant Certat avait l'art d'envisager les choses sous leur angle le plus favorable. Il avait la foi, et savait communiquer aux autres son propre enthousiasme. Aussi se trouvait-il toujours à propos pour fournir à son ami le stimulant dont il avait besoin, en écartant de sa route les écueils imaginaires. De sorte que Jean et Dany ne pouvaient plus se passer l'un de l'autre; celui-ci convaincu de son rôle de conseiller prudent, celui-là confiant dans son mentor. En un mot ils se complétaient, car si, dans l'exercice de leur commune profession, Certat reconnaissait la supériorité de Randal, celui-ci se rendait parfaitement compte de l'incontestable maîtrise de son ami, du point de vue pratique et sentimental.

Ce soir-là, bien que son absence n'eût pas duré quarante-huit heures, Jean avait hâte de rejoindre Dany. A l'instant où il arriva devant la porte de sa maison, il se prit à sourire :

— Je me demande ce qu'il va penser de tout ça ! songea-t-il. Il se moquera de moi une fois de plus, et il aura raison !

Fredonnant la rengaine à la mode, Certat achevait sa toilette. En entendant dans l'antichambre des pas qui lui étaient familiers, il s'écria :

— Ah ! te voilà, vadrouilleur ! Par quel train arrives-tu donc ?

En accrochant au portemanteau son pardessus et son chapeau, Randal, tel un écolier qui a fait l'école buissonnière, cherchait, sans la trouver, une excuse vraisemblable. En effet, en bas de l'escalier, il était résolu à tout dire à son ami ; mais, les cinq étages grimpés et la clef dans la serrure, il avait pris la décision contraire.

— Après tout, s'était-il dit, pourquoi lui raconter cette histoire stupide ?

Cependant, voyant que la réponse à sa question se faisait attendre, Dany, surpris de ce silence inaccoutumé, se disposait à aller au-devant de son ami, quand celui-ci parut. Il eut vite fait de le dévisager, et comprit du premier coup d'œil qu'il n'était pas dans son état normal.

— Ah ! ça, dit-il, regarde-moi donc !

Mais, au lieu d'obtempérer, Jean baissa la tête.

— Ça y est, poursuivit Certat ; ma parole, ça y est !... Avec une tête comme celle-là, sûrement tu es amoureux !

Vexé que les sentiments dont il se défendait lui-même fussent déjà percés à jour, Randal voulut protester. Mais Dany, connaissant son homme, ne s'arrêta point à ces négations qui sonnaient faux.

— Mon pauvre vieux !... C'est si grave que ça ?

— Idiot !

— Elle est blonde... ou brune ?

— Tais-toi, je t'en prie... ce n'est pas drôle !...

Certat s'était assis près de son ami, mais il ne plaisantait plus. Il se rendait compte que la chose était plus sérieuse qu'il ne l'avait cru tout d'abord.

— Pardonne-moi, mon cher, dit-il, tu me connais assez, je pense, pour savoir qu'il n'est pas dans mes habitudes d'être indiscret.

Mais Randal éprouvant, comme tous les amoureux, car il l'était bel et bien, le besoin de s'épancher, ne résista plus au désir de faire sa confession. Mettant la main sur l'épaule de son ami :

— Il vient, dit-il, de m'arriver aujourd'hui l'aventure la plus extraordinaire de mon existence.

— Diable! s'exclama Dany; vas-y, vieux, je t'écoute.

— Ainsi que je l'avais prévu, j'ai pu prendre à Liège le rapide venant de Berlin, qui part comme tu sais à onze heures cinquante exactement. Je passai sur le quai, juste au moment où le train entra en gare. J'y montai aussitôt pour choisir une place. Une jeune femme m'avait précédé et se décida pour un compartiment voisin de celui où j'élus moi-même domicile. Je remarquai qu'il y avait avec elle d'autres voyageurs, alors que j'avais, moi, la bonne fortune d'être seul. Comme le convoi s'arrêtait à Liège une dizaine de minutes, je les mis à profit pour aller chercher les journaux et faire provision de cigarettes, puis je fis les cent pas jusqu'au moment où le train démarra. Je demurai encore quelques instants dans le couloir, et je gagnai ma place.

« Or, sur la banquette me faisant vis-à-vis, la jeune femme inconnue était venue s'installer. Elle lisait et, lorsque j'entrai, ne leva même pas les yeux. Elle avait dans sa tenue, aussi bien que dans son attitude, quelque chose de très correct, en même temps que de très moderne. D'ailleurs, elle ne parut pas plus s'occuper de ma présence que je ne pris garde à elle, je le confesse.

« Le garçon du wagon-restaurant passa pour les tickets. Je choisis le second service; or il m'en présenta deux, persuadé sans doute que la jeune et jolie personne, assise en face de moi, était ma femme. Je me troublai un peu, tu me connais...

— Je suis sûr que tu exagères, plaisanta Dany.

— ... Mais elle, en revanche, pas du tout et, sans aucun apprêt, elle dit simplement : « Je prends aussi le second service; aussi, monsieur, vous pouvez me donner le ticket. » La voix était exquise; le sourire aussi. Un autre, à ma place, eût trouvé dans tout ceci le terrain

admirablement préparé; mais je me contentai de saluer et repris mon journal.

— Évidemment, dit en riant Certat, tu n'es pas l'homme des paradoxes!

— L'heure du déjeuner sonna, continua Jean, dédaignant la moquerie, et je me dirigeai aussitôt vers le wagon-restaurant, sans m'occuper de ma charmante compagnie de voyage. Or, je voyais que les tables étaient rapidement prises d'assaut sans qu'elle parût. Quelques rares places restaient inoccupées : il y en avait une en face de moi ; une également à la table voisine, où je remarquai un jeune homme d'une élégance assez douteuse, et qu'il m'avait semblé apercevoir dans le compartiment proche du mien..., du nôtre. Enfin j'aperçus sur le seuil du dining-room ma jolie voyageuse. D'un regard circulaire, elle constata que son choix serait limité. Le jeune homme trop bien habillé ne la perdait pas de vue, mais au coup d'œil qu'elle lui décocha, je compris qu'il ne devait point être étranger à son déplacement au départ de Liège. Sans aucune hésitation, elle opta pour ma table et s'installa. Ce fut tout. Je n'eus pour elle d'autres gestes que ceux dictés par la bienséance et, le repas terminé, nous regagnâmes nos places respectives, séparément, sans avoir échangé d'autres mots que ceux que la politesse exige.

— Bravo, *Candidel* s'écria Dany. Décidément tu as une âme de rosière... Alors?...

— Alors, poursuivit Randal, j'avoue qu'elle commençait à m'intriguer sérieusement. Je dirai plus, elle me plaisait. Le voyage s'acheva pourtant aussi silencieusement qu'il avait commencé; mais quand le train parvint aux premières maisons des faubourgs de la capitale, ma résolution était prise. Je ne savais encore comment je ferais, mais j'étais décidé à savoir à l'insu de ma belle inconnue, qui elle était et où elle habitait.

« Or, je ne m'attendais guère à ce que le hasard me

réservait. Courtoisement je la laissai descendre la première, et je la suivis discrètement. Elle regardait à droite et à gauche, comme si elle attendait quelqu'un, surprise que l'on ne fût pas là. Sur le point d'atteindre la sortie, je m'aperçus que, dans ma précipitation, j'avais oublié ma serviette dans le train. Je te dis franchement qu'à cet instant il se fut agi de mon sac de voyage ou même de mon pardessus, je ne serais point revenu sur mes pas, tellement j'étais curieux de suivre la voyageuse; mais ma serviette contenant des papiers de la plus haute importance, il n'y avait pas d'hésitation possible. En maugréant, je courus à mon wagon, bousculant les gens sur mon passage, et quand je parvins à la place que je venais de quitter, je fus tout surpris de voir à celle qu'occupait ma compagne de voyage, un petit sac oublié par elle et qui, sans nul doute, devait contenir des objets précieux, car j'avais remarqué qu'elle l'avait conservé près d'elle au restaurant. Plus que jamais, je devais la rejoindre, mais je craignais fort de ne pouvoir y réussir. En effet, malgré mes efforts, je ne pus sortir de la gare que pour la voir s'engouffrer dans un taxi qui démarra aussitôt.

Bien que Dany se fut promis de museler Momus, le démon de la raillerie fut plus fort que lui :

— Mais, mon pauvre vieux, s'exclama-t-il, tout ce que tu me racontes-là, c'est du mauvais cinéma, du ciné d'avant-guerre! Veux-tu que je le finisse ton scénario?

Jean prit mal la chose et se fâcha tout rouge.

— Tu n'as pas de cœur! cria-t-il; tu n'en as jamais eu, je te l'ai toujours dit!... Mon scénario!... Je n'ai pourtant pas envie de rire! Eh! bien, je me tords en pensant à la tête que tu vas faire quand tu vas savoir la fin!

Et, rapidement, il refit à son ami le récit que nous connaissons, sans omettre l'épisode de l'homme à la carte de visite; il conta la poursuite, la restitution du sac, l'invita-

tion à monter, le coup de téléphone. A cet endroit de la narration, Certat dressa l'oreille.

— Je n'aurais pas songé à ça, dit-il.

Cette série de coïncidences, à la fois heureuses et malheureuses, commençaient à l'intriguer.

— Mais, au fait, interrogea-t-il, tu saïs au moins de qui tu es amoureux ?

— Elle m'a dit s'appeler Micheline Barsac.

— Barsac ?... Tu as dit Barsac ?

Randal fit un signe affirmatif. Dany se grattait la tête.

— Barsac, Barsac, répétait-il pour lui tout seul, les yeux obstinément fixés sur la pointe de ses souliers.

Puis, bondissant sur l'annuaire du téléphone, il chercha en hâte, disant :

— Avenue Charles-Floquet, as-tu dit ? C'est ce que je croyais !... Micheline Barsac n'est autre que la fille d'Edmond Barsac, le grand confiseur. Tu saïs : « Les Délices », qu'on trouve partout ?

— Tu es sûr ?

— Et certain. Mazette ! tu te mets bien ! L'amour, tu l'as ! Les Délices, tu les tiens presque ! Quant aux orgues, tu les auras à ton mariage !

— Oui ? Eh ! bien, Micheline Barsac, fille ou non du confiseur, est fiancée, mon pauvre vieux !

— Hein ?

— Hélas !... Et saïs-tu comment il s'appelle, son fiancé ?... L'homme à qui j'ai payé le taxi ?

Certat eut un regard d'interrogation.

Sans autres commentaires, Randal lui passa le bristol.

— Regarde ! dit-il.

Dany jeta les yeux sur la carte de visite, eut d'abord l'air de ne pas comprendre, sourit ensuite et plaisanta :

— Blagueur, va !

— Je ne blague pas ! Le carton que tu as dans la main, c'est

celui-là même que l'homme sans monnaie m'a jeté dans le taxi!

Certat parut sidéré.

— Pas possible! dit-il... John Rudford?

— Oui, affirma Randal, John Rudford.

Et il ajouta en fixant son ami de façon singulière :

— ... de Baltimore!...

Dany ne répondit rien, mais il extériorisa son étonnement par un sifflement aigu et prolongé, autant qu'admiratif.

— Et je dîne chez elle avec lui dimanche soir, continua Jean très calme.

Certat fit un bond. Lâchant la bride à son enthousiasme, il s'écria :

— Tu... tu dînes chez elle dimanche soir?... Avec lui?... Et tu ne le disais pas!... Mon pauvre Candide, tu seras toujours le même!... Mais c'est du bonheur tout ça!... Arrange-toi comme tu voudras, mais moi j'en suis!... Je veux connaître la fiancée de John Rudford!

Et il termina son envolée oratoire par un entrechat. Machinalement, il jeta de nouveau les yeux sur le bristol qu'il avait toujours à la main, et machinalement aussi il le retourna. Or, au dos, il vit qu'on avait écrit quelques mots au crayon, hâtivement griffonnés. Il allait parler quand, voyant Jean demeuré soucieux, il se ravisa, mit la carte dans sa poche, et, plaçant ses mains sur les épaules de son ami, il dit simplement ;

— Laisse faire ma vieille expérience; et surtout ne te monte pas la tête... Évidemment l'aventure est d'importance, mais j'ai idée que tout cela s'arrangera. Pour l'instant, pensons aux choses sérieuses. Il est près de neuf heures, et moi, comme j'ai la chance de ne pas être amoureux, je ne te cacherai pas plus longtemps que j'ai faim. Allons dîner!

— Soit ! allons, consentit Randal ; mais comment sortir de là ?

— Mon vieux, répondit sentencieusement Certat, selon son tempérament, on court ou on trotte après la chance. Toi tu trottes, moi, je cours !... Suis-moi !...

CHAPITRE III

La porte refermée après le départ de l'ingénieur, Micheline avait rejoint sa mère, dont le visage souriant disait éloquemment la joie d'avoir retrouvé sa fille.

— Encore un amoureux déçu ! fit malicieusement M^{me} Barsac.

— Pourquoi dites-vous cela, mère ?

— Mais parce que cela se voit !... Allons, dis que ce n'est pas vrai !

Et comme Micheline ne répondait point, l'excellente femme ajouta :

— Il est fort bien du reste et m'est très sympathique... Après tout, j'ai peut-être eu tort de l'inviter, John et lui s'arracheront les yeux.

La jeune fille se mit à rire et, posant câlinement la tête sur l'épaule de sa mère, elle répondit :

— Détrompez-vous, maman : bien que je ne connaisse Jean Randal que depuis fort peu de temps, j'ai l'impression qu'il n'est pas d'une nature très... comment dirai-je?... très inflammable !

— Eh ! Eh !... je n'en suis point si sûre que cela !... En tout cas je plaisantais, et tout ceci ne tire pas à conséquence... Dis-moi donc plutôt... comment vont-ils là-bas ?... Ton oncle, ta tante ?...

— En excellente santé, petite mère. J'ai passé huit jours exquis !...

— Huit jours qui m'ont semblé bien longs, interrompit M^{me} Barsac.

— ... Tante Marthe est vraiment votre sœur par le cœur et la délicatesse. Comme elle vous aime, cette bonne tante! Mais, au fait, elle m'a chargée d'une commission très sérieuse.

Ouvrant le petit sac rapporté par l'ingénieur, elle en retira un splendide collier de perles. M^{me} Barsac s'exclama :

— Oh! l'imprudente! Elle t'a confié ce précieux joyau?... Et tu l'avais mis dans ton sac... pour voyager!... Songe donc, si tu l'avais perdu, ou si on te l'avait volé!... Tu sais ce qu'il vaut?

— Oui, je sais, six cent mille... Oh! mon oncle est un banquier qui sait faire les cadeaux.

— Ma parole, cela n'a pas l'air de t'émouvoir!... Pour ma part, j'en suis encore toute remuée.

Micheline sourit en regardant sa mère : elle songeait qu'il s'en était fallu de bien peu pour que le bijou ne fût perdu; et, malgré elle, elle eut une pensée pour celui qui avait si heureusement paré à son étourderie et auquel elle devait sa tranquillité de l'heure présente. Or, M^{me} Barsac, suivant son idée, continua :

— Et dans quel but t'a-t-elle confié ce collier?

— Je dois le porter chez Lartier, le joaillier qui l'a vendu, pour qu'il change le fermoir... Il a reçu des ordres par lettre.

— Tu le porteras dès demain. Tu sais le soin que je prends de mes propres bijoux, et je préfère n'avoir pas la responsabilité de ceux qui ne m'appartiennent point. Sur-tout, ne dis rien de tout cela à ton oncle Santeuil, qui doit venir après le dîner; autant que moi-même, il en voudrait à Marthe de son imprudence impardonnable.

L'heure de se mettre à table approchant, elles interrompirent leur causerie, afin de permettre à Micheline de

passer à son cabinet de toilette et de quitter sa robe de voyage.

Quand Micheline et sa mère furent de nouveau réunies à la salle à manger, le fil de la conversation fut bien vite renoué. Tout en savourant le menu très soigné mais très simple, qui composait leur repas du soir, elles éprouvaient un plaisir égal à retrouver les mille riens de leur vie intime. La jeune fille fit par le détail le récit de son séjour à Liège chez la sœur de M^{me} Barsac, dont le mari, le banquier Riémer, était un des plus cotés du royaume de Belgique. Sans enfants, l'homme d'affaires et sa femme adoraient Micheline, et, de temps à autre, obtenaient de sa mère qu'elle fit un court séjour chez eux.

Daniel Certat ne s'était pas trompé. La charmante compagne de voyage de son ami Randal, et qui avait fait sur lui une si forte impression, était bien la fille d'Edmond Barsac, l'industriel universellement connu, dont la mort subite aux courses d'Auteuil avait fait grand bruit cinq années plus tôt. Cette disparition brutale faillit entraîner celle de M^{me} Barsac qui, durant de longs mois, resta entre la vie et la mort. D'ailleurs elle ne s'était jamais remise, et devait éviter la moindre émotion, le cœur demeurant extrêmement fragile. Cependant, du point de vue matériel, aucun souci ne pouvait exister pour elle, le confiseur lui ayant laissé à sa mort une fortune considérable. De plus, ses goûts simples, et le peu d'attrait qu'elle ressentait pour les plaisirs factices de la vie mondaine, lui permettaient une vie très large, absolument sans heurts.

Micheline avait seize ans lorsque son père mourut. Elle venait d'achever ses études et se destinait à la médecine. Or, la mort d'Edmond Barsac devait bouleverser tous ses projets. L'état de santé de sa mère demandant pour quelque temps le plus complet isolement, les deux femmes, par ordre du médecin, avaient dû quitter Paris pour leur magnifique propriété de Dinard. Elles devaient

y séjourner dix-huit mois. C'était donc pour Micheline l'abandon forcé de ses études médicales. Elle put néanmoins suivre des cours d'infirmière et en obtenir le diplôme. Son activité débordante trouvait à s'employer dans un grand nombre d'œuvres qui lui étaient personnelles, se montrant réfractaire à collaborer pécuniairement à maintes organisations dites charitables, lesquelles, sous le masque de la bienfaisance, dissimulaient, pour la plupart, une satisfaction égoïste faite de snobisme et surtout de la recherche d'une bruyante publicité mondaine. Micheline pratiquait la charité, mais directe, anonyme et désintéressée. Chaque année, des sommes considérables étaient judicieusement réparties par ses soins. Elle entretenait des familles entières, vraiment méritantes, payait des apprentissages, faisait élever des orphelins, dispensant autour d'elle et sans compter, de la vie, de l'espoir, de la joie.

Elle était vraiment la digne fille d'Edmond Barsac, dont le merveilleux organisme industriel montrait dans tous ses rouages le souci qu'il avait du bien-être de son personnel.

— Pour ma nièce, disait en riant le Dr Santeuil, frère de Mme Barsac, la charité est un sport. Micheline est une sœur de Vincent de Paul en costume de golf!

Aussi les jours passaient heureux, l'intimité la plus complète régnant entre la mère et la fille. Bien des fois le cœur de l'excellente femme avait battu à l'idée que l'un des nombreux adorateurs qui ne cessaient de rôder autour de Micheline la lui enlèverait un jour. Et cependant il fallait bien qu'elle s'habituaît à cette idée. Mais qui serait l'heureux élu?

Or, voici qu'au cours des vacances dernières, cet élu s'était dévoilé en la personne de John Rudford, fils d'un puissant industriel américain, aussi riche que la jeune fille, sinon plus et, par conséquent, n'agissant point par

motif d'intérêt. C'était au demeurant un homme qui séduisait dès le premier abord, et M^{me} Barsac était obligée de reconnaître que Micheline avait fait preuve, en le remarquant, du goût le plus sûr.

Elle songeait à toutes ces choses en écoutant sa fille. Le repas terminé, toutes deux étaient revenues au petit salon et, en regardant la jolie fiancée affectueusement blottie contre elle, comme au temps où elle était toute petite, M^{me} Barsac se demandait avec angoisse si son futur mari saurait comprendre et apprécier à leur juste valeur les qualités de cœur et d'esprit dont Micheline était si abondamment pourvue.

Une brève sonnerie interrompit sa songerie et, quelques instants plus tard, l'objet de son souci paraissait sur le seuil. Après un baise-main respectueusement affectueux à la maîtresse de maison, John Rudford ne vit plus que celle qui, dans quelques semaines, serait définitivement à lui.

— *Darling*, dit-il, je suis vraiment désolé de n'avoir pas été là à votre arrivée. J'avais pourtant si hâte de vous voir !

Grand, mince, d'admirables cheveux bruns minutieusement coiffés, l'expression du visage très douce, mais décelant en même temps une grande fermeté, comme s'il y avait deux hommes en lui, tel apparaissait l'Américain. En effet, il avait une manière à lui de diriger ses propres actions qui, à leur insu, influençait celles des autres, son apparente douceur laissant deviner chez lui les qualités inhérentes à l'habitude du commandement. Aussi bien, homme du monde accompli, il avait fait la meilleure impression sur M^{me} Barsac et sur sa fille, et les soins attentifs, dont il entourait celle qu'il appelait déjà « mère », y avaient largement contribué. John Rudford jouissait en épicurien de ces heures d'aimable intimité, se donnant par avance l'illusion de l'avenir.

Les mots s'échangeaient maintenant, prompts et sans

suite. On parlait de Liège, de la panne malencontreuse, de tous ces petits riens en un mot que savent dire les amoureux. M^{me} Barsac, discrètement indulgente, voulait donner aux deux jeunes gens la joie d'être seuls et de se raconter librement leurs huit jours de séparation. Subitement pressée, elle dit :

— Mon Dieu, mes enfants, je vous laisse un instant. J'attends mon frère qui s'est annoncé pour neuf heures. Nous nous retrouverons tout à l'heure pour le thé.

Et comme si les événements voulaient prendre leur part de ce demi-mensonge joyeux, le timbre de la porte d'entrée coupa court à ses explications et elle se heurta dans l'antichambre au Dr Santeuil, que la femme de chambre débarrassait de son pardessus.

Bien qu'ayant dépassé de quelques années la cinquantaine, le praticien portait jeune encore. Les cheveux légèrement grisonnants et rejetés en arrière découvraient un front intelligent, que soulignaient, derrière les lunettes d'écaille, deux yeux petits et malicieux, lesquels semblaient scruter la pensée de ses interlocuteurs comme de la pointe d'un scalpel. Mais son ironie était bonne fille et réservée, partant, d'excellente compagnie. C'était comme un voile discret jeté sur sa grande bonté naturelle et sur son inépuisable dévouement et, personne plus que M^{me} Barsac n'avait eu l'occasion de les mettre à l'épreuve.

Resté veuf à trente-cinq ans, sans enfant, jamais l'idée de se remarier ne lui était venue. Dans son deuil, il avait apprécié, lui aussi, le bonheur d'avoir une sœur et, depuis son veuvage, son unique famille était là, dans cet appartement de l'avenue Charles-Floquet. Entre Micheline et sa mère, il se sentait chez lui.

Or, il y avait une ombre à son bonheur retrouvé : la gravité du mal dont souffrait M^{me} Barsac. Il savait que le cœur était très sérieusement atteint et qu'il fallait veiller.

à éloigner de la malade les moindres émotions, voire même les moindre soucis.

La mère de Micheline fit entrer son frère dans un petit bureau attenant à sa chambre.

— Tu verras les enfants tout à l'heure, dit-elle en s'asseyant ; John vient seulement d'arriver, et dame ! tu comprends... huit jours de séparation !...

— Oui, oui, tu as raison, répondit le docteur en souriant, laissons les pigeons roucouler... en tête à tête... Justement j'ai à te parler... de lui...

M^{me} Barsac blêmit.

— Mon Dieu, qu'y a-t-il ? demanda-t-elle inquiète.

— Oh ! mais rien... rien que de très bon, répondit le praticien, calme-toi ; Denise.

Le brave homme ne put réprimer un froncement de sourcils, en songeant au bouleversement que causerait à sa sœur un événement grave, et à ses conséquences.

— Rien que d'excellent même, poursuivit-il. Tu sais que je me considère un peu comme le père de Micheline et que, comme tel, je crois de mon devoir d'agir en toutes circonstances, comme l'eût fait ce pauvre Barsac.

— Je sais, mon cher Maxime, que tu es le meilleur et le plus loyal des hommes.

— Je n'y ai guère de mérite, ma bonne amie ; je ne fais qu'obéir à mon affection pour vous. Marthe, notre jeune sœur, est heureuse loin de nous ; elle n'a point besoin de moi. C'est donc sur Micheline et sur toi que je puis reporter cet attachement que vous me rendez si bien.

M^{me} Barsac ne répondit pas tout d'abord. Son regard, qui ne fixait rien, semblait fouiller l'avenir.

— Dans quelques semaines, répondit-elle enfin, je sentirai plus vivement encore le prix de ton affection. Je n'ose parler de ce moment-là... J'ai tant de chagrin !...

Le docteur prit dans les siennes les mains de sa sœur, comme s'il voulait lui faire mieux comprendre par ce

geste spontané ce que les mots seraient insuffisants à exprimer. Très ému, il continua :

— J'ai, tu le sais, partagé dès le début votre sympathie pour le jeune Rudford : il m'a plu tout de suite. Mais comme je n'ai ni tes raisons ni celles de Micheline de lui reconnaître toutes les qualités, j'ai voulu, avant qu'il ne soit trop tard, me renseigner... Pour ce faire, j'ai chargé mon ami Bornage, médecin radiologue à New-York, de m'avoir, par l'intermédiaire de notre Consulat de Baltimore, tous renseignements concernant notre jeune homme. Je les ai reçus hier.

— Alors? interrompit fiévreusement M^{me} Barsac.

— Alors, la réalité dépasse ce que nous espérions. Tu peux, ma chère Denise, être fière et heureuse. Lis plutôt.

Et dépliant une assez longue missive, le Dr Santeuil la remit à sa sœur, qui en prit aussitôt connaissance.

« République Française,

« Consulat de Baltimore.

« Monsieur,

« En réponse à votre honorée du 15 novembre, j'ai l'honneur de vous adresser les renseignements demandés, concernant M. John Rudford et sa famille.

« M. Patrick Rudford est ici le plus important métallurgiste. Sa maison, fondée par son arrière-grand-père, Frank Rudford, est extrêmement florissante. Fortune évaluée à deux cents millions.

— Ce n'est pas possible! murmura M^{me} Barsac.

— Continue, insista le docteur. La fortune n'est rien à côté du reste,... de ce qui compte plus que l'argent.

« M. Patrick Rudford est veuf et n'a qu'un fils John, ingénieur de haute valeur professionnelle. Il possède toutes les qualités nécessaires pour succéder à son père. Pour

affermir encore sa virtuosité technique et son tempérament de chef, John Rudford est depuis trois années en Europe, où il fait des stages successifs dans des maisons similaires, au titre de simple ingénieur. Au dire des collègues de son père, il a l'étoffe d'un meneur d'hommes, sous une apparence presque timide.

« Je crois pouvoir affirmer, monsieur, que si ce jeune homme doit contracter mariage en France, la famille où il désire entrer peut se montrer fière de son choix car, en Amérique, c'est un parti qui sera vraisemblablement très recherché.

« Je reste à votre disposition, dans le cas où d'autres renseignements vous seraient utiles, et je vous prie d'agréer, monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée. »

La lettre ouverte sur les genoux, M^{me} Barsac pleurait et, comme le docteur s'inquiétait de cette émotion :

— C'est de joie, mon ami, dit-elle. J'avais toujours pensé que notre chère petite trouverait quelqu'un vraiment digne d'elle.

— Et elle le mérite, ma chère Denise, approuva le praticien, qui ne cherchait point, lui non plus, à dissimuler son trouble. Mais surtout, pas un mot ! John, moins que tout autre, ne doit se douter de ces démarches.

— Il est si modeste, ce jeune homme, continua M^{me} Barsac, toute à son idée. On dirait même parfois qu'il ne se rend pas un compte exact de son immense patrimoine.

— Vois-tu, mon amie, dans ce pays neuf, si différent du nôtre, on ne considère pas l'argent sous le même angle que dans notre vieille Europe. Si on sait le gagner, si on pratique l'art d'édifier en peu de temps des fortunes invraisemblables, on sait aussi le perdre. Mais la jeunesse est mieux armée qu'ici pour la lutte, pour le *Struggle for life*. Aussi n'as-tu pas l'impression que ce Rudford,

buriné à cette rude école, saurait, s'il se réveillait pauvre un jour, remonter le courant et faire face à l'adversité?... Ah! si Dieu m'avait donné un fils, c'est ainsi que je l'aurais élevé!

— Mais comme tu n'as pas de fils, plaisanta M^{me} Barsac, tu te contenteras d'avoir un neveu et, tous deux, nous irons vieillir là-bas, près de nos enfants...

— Qui sait?... peut-être... En attendant, et maintenant que te voilà complètement tranquille, allons retrouver nos amoureux, car je ne voudrais pas rentrer trop tard... Et surtout, pas un mot!

— Bonsoir, oncle Max!

L'empressement joyeux de Micheline démontra l'affection qu'elle portait au docteur.

— Puisque vous voilà, continua la jeune fille, asseyez-vous tous les deux. Nous avons de graves confidences à vous faire.

Mais ce ton volontairement sentencieux qu'avait pris la jolie fiancée, n'impressionna pas outre mesure M^{me} Barsac ni son frère.

— Des choses graves? interrogea la sœur du docteur, cependant que Micheline servait le thé.

— Mais oui, petite mère, nous sommes capables de parler sérieusement; n'est-ce pas, John?

Rudford approuva en souriant.

— Ehl bien voici, poursuivit Micheline. Que diriez-vous du vingt janvier comme date de notre mariage? Dans six semaines exactement...

— Mais, ma chère enfant, s'inquiéta M^{me} Barsac, aurons-nous le temps d'ici là de tout préparer?

— Certainement, mère. D'ailleurs je n'ai pas tout dit. Le père de John ne pouvant venir à cause de ses affaires, et puisque vous avez projeté de nous accompagner tous les deux là-bas, nous avons pensé, John et moi, à nous marier ici dans la plus stricte intimité.

— Mais nos amis ? demanda le docteur.

— Nous avons prévu l'objection, expliqua Micheline. Quelques jours avant la cérémonie, nous donnerons une grande réception, et tout le monde sera satisfait.

— A Baltimore, précisa Rudford, mon père organisera pour nous quelques réunions.

— Je pense, dit le docteur, que cette solution est la meilleure, surtout pour ce qui te concerne, ma chère Denise. Étant donné ton état de santé, les fatigues d'un mariage solennel, jointes à l'émotion bien explicable, eussent été dangereuses pour toi.

— Le soir même, continua Micheline, nous prendrons le bateau pour l'Angleterre, afin d'aller passer huit jours à Londres chez des amis de John ; après quoi nous rejoindrons Southampton, où nous nous embarquerons pour l'Amérique.

M^{me} Barsac était très pâle. On devinait que tous ces projets réveillaient en elle l'immense chagrin qui sommeillait, et qui est l'apanage de toutes les mères à l'approche du mariage de leurs filles. Certes, rien ne l'empêcherait de vivre près de ses enfants, sa fortune le lui permettant. Elle aurait aussi le loisir de revenir en France aussi fréquemment qu'elle en éprouverait le désir. Malgré ces considérations, ce fut tristement qu'elle répondit à Micheline :

— Tout cela est très bien, mon enfant, et très sage.

Celle-ci avait compris ce qui se passait dans le cœur de sa mère. Aussi, brusquement, elle quitta sa place, puis, entourant de ses bras cette maman qu'elle adorait, elle l'embrassa éperdument.

CHAPITRE IV

— Allo!... Demandez-moi Ségur 95-00. C'est très urgent. Assis à son bureau de l'usine, Randal était nerveux, ce qui avait l'air d'amuser follement Daniel Certat. Celui-ci, sans plus de façons, ayant repoussé une pile de dossiers, s'était installé commodément sur un coin de la table de travail. Il fit à son ami d'ultimes recommandations.

— Surtout, mon vieux, dit-il, ne flanche pas!... Tu dînes avec un copain, et tu ne peux le quitter, sous aucun prétexte!

Randal haussa les épaules.

— Tout ça, c'est très joli, répondit-il, sans chercher à dissimuler sa mauvaise humeur. Mais pour qui vas-tu me faire passer?

Jean fut interrompu dans ses doléances par la sonnerie du téléphone. Il décrocha le récepteur et Dany s'empara de l'autre écouteur.

— Allo!... allo!... Ségur 95-00?... Mademoiselle Micheline Barsac?... De la part de Jean Randal... merci.

Un très court instant s'écoula, au cours duquel l'ingénieur mima pour son ami les signes de la pire détresse.

Enfin, au bout du fil, la voix que tout à la fois il désirait et redoutait entendre, vibra joyeusement surprise.

— Allo!... Oui, mademoiselle... Comment allez-vous?... Ah! parfait j'en suis ravi!... Je... je m'excuse de vous déranger... Si, si... oui, vous êtes très aimable... eh! bien

voilà... en acceptant de dîner chez vous demain soir, j'avais complètement oublié que j'avais déjà fait pareille promesse à un ami, un excellent ami, lequel vient de me le rappeler... Je suis désolé... je vous assure...

Le pauvre Randal avait l'air d'un homme qui se noie. Il était facile de voir sur son visage qu'à l'autre bout de la ligne, on devait protester et insister. Par gestes, Dany s'efforçait de lui remonter le moral. Quelques minutes encore la discussion se prolongea, mal défendue par Jean, qui ne parvenait point à dominer son émotion. Enfin la solution tant souhaitée survint. Les mots que les deux jeunes gens attendaient impatiemment furent prononcés. Pour la forme, Randal tint à protester :

— Oh ! mademoiselle... vous êtes vraiment trop aimable... Non, ce n'est pas possible... du reste, mon ami ne voudra pas.

Dany roulait des yeux féroces.

— Non... non vraiment... vous dites?... Oh ! non, pas le moins du monde... Si j'étais sûr de... mais non, mais non, mademoiselle... Je m'en voudrais de vous contrarier... Vraiment?... Eh ! bien... Eh ! bien, c'est entendu... j'accepte... Mon ami?... Oui, je ferai tout mon possible pour le décider... Alors, c'est convenu... à huit heures... à demain soir, mademoiselle...

Cependant que Jean s'épongeait les tempes, Dany donna libre cours à son enthousiasme :

— Elle est décidément charmante, charmante, la fiancée de John Rudford.

Et il fredonnait ces paroles sur un air connu ; mais Randal se fâcha :

— Tais-toi, mauvais garçon, *bad fellow* !. Tu m'agaces !... Si c'est ça que tu appelles courir après la chance !

— Mon vieux Candide, répondit Dany, en gratifiant son ami d'une tape sur l'épaule, nous n'avons pas le temps de choisir.

— En attendant, répliqua l'ingénieur, tu m'obliges à faire des choses contraires non seulement à mes principes...

— Caton, va!

— ... mais aux plus élémentaires convenances. Tu oublies que je ne connais M^{lle} Barsac que depuis hier.

— Oh! tu sais, répondit joyusement Dany, tu es l'ami d'hier, soit! Je serai, moi, l'ami de demain. A deux jours près, cela se vaut!

Micheline, ayant raccroché le récepteur et souriant à ses pensées, retourna à sa toilette. Elle méditait sur les bizarres fantaisies du hasard et sur ses improvisations fortuites. La veille, à pareille heure, elle ignorait jusqu'à l'existence même de ce Jean Randal, et voici qu'aujourd'hui, ce jeune homme avait pris rang, presque malgré lui, parmi ses relations habituelles, au même titre que ses amis de longue date. Et, tout en mettant la dernière main à quelque important détail de coquetterie, elle cherchait, sans y parvenir, à s'expliquer le mécanisme de ces caprices du sort. En effet, elle avait beau se raisonner, le visage déçu de l'ingénieur s'imposait à son souvenir et s'y incrustait définitivement, tellement que, tout à l'heure au téléphone, elle n'avait pu se défendre d'un mouvement de contrariété en apprenant sa défection. Or, il y avait mieux. Elle, la fière Micheline, si sévère dans le choix de ses relations, avait, contrairement à tous les usages, insisté pour qu'il revînt sur sa décision, allant jusqu'à étendre son invitation à l'un de ses amis totalement anonyme. Elle ne se comprenait plus, elle ne s'analysait plus.

La voix de sa femme de chambre la tira de ses réflexions.

— Julien, dit celle-ci, téléphone de chez la concierge pour s'informer de l'heure à laquelle il devra prendre Mademoiselle.

— Qu'il m'attende, répondit la jeune fille, j'achève de m'habiller; je descendrai dans quelques minutes.

— Bien, Mademoiselle.

— Ah! Marie-Louise, vous direz à ma mère que je vais chez Lartier. Elle repose sans doute encore et je ne veux pas la déranger.

Un quart d'heure plus tard, Micheline Barsac, confortablement installée dans son luxueux cabriolet, roulait vers la rue de la Paix, emportant avec elle le précieux collier, bien décidée cette fois à ne point s'en séparer jusqu'à destination. Frileusement emmitouffée dans de chaudes couvertures, elle s'abandonnait au hasard des rues, aux sensations coutumières d'une vraie Parisienne, amoureuse de sa grande ville, délaissant pour un temps son examen de conscience.

A peine entrée chez le célèbre joaillier, elle fut aussitôt reconnue et entourée. Le patron fut prévenu. Introduite, sans qu'on la fit attendre, dans le bureau du lapidaire, Micheline lui exposa le but de sa visite et lui remit le collier.

— J'ai reçu, mademoiselle, dit le commerçant, des instructions par lettre; mais M^{me} Riémer, en vous chargeant de ce très beau bijou, a commis une grave imprudence!

— Oh! monsieur Lartier, répondit la jeune fille en riant, vous me croyez donc bien peu sérieuse! Vous saurez que ce collier ne m'a point quittée une seconde pendant tout le voyage. Je l'avais même avec moi au wagon-restaurant!

— Je pense bien, approuva le bijoutier, tout en examinant minutieusement le joyau.

Soudain, son visage eut une expression soucieuse.

— Par exemple, dit-il, voilà qui est curieux!

Micheline, surprise, l'interrogea du regard.

Sans répondre, Lartier prit dans son coffre-fort la lettre reçue de Liège, la relut avec une attention extrême, puis procéda à une vérification rapide.

— C'est bien ce que je pensais, affirma-t-il. Il manque quatre perles.

— Vous dites ? s'écria la jeune fille.

— La chose est malheureusement exacte, répondit le joaillier. Peut-être auront-elles glissé pendant que M^{me} Riémer s'efforçait de consolider le fermoir dont un des côtés manque, ainsi que vous pouvez le constater. C'est en tout cas très vraisemblable.

Micheline ne pouvait que se rendre à l'évidence. La chose pour elle était incompréhensible, d'autant plus qu'elle était certaine qu'au départ de Liège, le collier était intact.

Cependant, elle ne voulut rien laisser paraître de son émotion, et c'est le plus naturellement du monde qu'elle dit au bijoutier :

— Que voulez-vous, monsieur Lartier, c'est un petit malheur. Surtout n'importunez pas ma tante avec cette affaire. Je tiens à ce qu'elle n'en sache rien. Vous remplacerez les perles et je paierai.

— Mais, mademoiselle, quatre perles semblables c'est...

— Un peu cher, oui, je sais, interrompit la jeune fille ; c'est sans importance. Quel qu'en soit le prix, vous les porterez à mon compte. En tous cas, il me reste un espoir. Peut-être les aurai-je égarées moi-même en faisant admirer à ma mère ce magnifique bijou. Je m'en assurerai tout à l'heure.

— Je souhaite qu'il en soit ainsi, mademoiselle, répondit Lartier. C'est pourquoi je ne ferai rien avant d'avoir vos ordres définitifs.

Il tint à accompagner lui-même Micheline Barsac jusqu'à sa voiture. Bien qu'elle se donnât à elle-même la comédie du : « Qu'est-ce que ça peut bien faire ? », la jeune fille sentait sourdre en elle une certaine angoisse.

— Nous rentrons, dit-elle à son chauffeur.

— Mademoiselle n'ira pas au dispensaire ? s'informa le chauffeur.

— Non, Julien, pas aujourd'hui.

Dans l'auto, elle se prit à réfléchir. L'extraordinaire dis-

parition des perles la plaçait brutalement en face d'un très grave point d'interrogation. Le fait matériel ne tirait pas pour elle à conséquences, mais il y avait autre chose, quelque chose de bien plus troublant. Un point était acquis, sans aucun doute possible : les quatre perles fines avaient été ou perdues ou dérobées, entre l'instant où elle avait oublié son sac dans le train et celui où elle avait déposé le collier entre les mains de Lartier. Or, trois personnes seulement avaient manié le bijou : elle-même, Rudford, qui s'était amusé à le lui essayer, et Randal qui le lui avait rapporté. Micheline n'osait s'aventurer dans le maquis des hypothèses, de peur de se heurter soudain à quelque impitoyable réalité.

La voiture venait de s'engager sur la place de la Concorde. Micheline sentait dans ses pensées un tel désarroi, qu'elle voulait, avant de se retrouver en présence de sa mère, tenter d'en rétablir l'équilibre.

— Julien, ordonna-t-elle, j'aimerais faire un tour au Bois.

L'auto silencieuse monta l'avenue triomphale. La jeune fille se disait qu'il ne fallait pas songer à s'ouvrir de ces tracas à M^{me} Barsac : ce serait pour la malade une émotion inutile et dangereuse. Quant à John, l'instinctive jalousie qu'il n'avait pu dissimuler lorsqu'elle lui avait fait la veille le récit de son aventure, la dissuadait de l'entretenir de ce fait nouveau et, jusqu'à nouvel ordre, inexplicable. L'association des idées l'amena derechef à penser à Randal. Or, tout bien considéré, qui était ce Randal, dont vingt-quatre heures plus tôt elle ne soupçonnait pas même l'existence ? Que savait-elle de lui ? Rien ou presque. Mais un je ne sais quoi de loyal et de spontané, se dégageant de toute sa personne, plaidait en sa faveur, et, bien qu'il eût eu un long moment le collier entre les mains, la logique même empêchait Micheline de s'arrêter à l'idée absurde qu'il pût être un voleur.

En effet, en admettant que Jean Randal eût nourri des intentions criminelles, il n'aurait pas eu la naïveté de dérober quatre perles seulement, alors que le fait d'être inconnu lui fournissait l'impunité, il pouvait sans risques s'approprier le collier tout entier. Surtout, il ne serait pas monté chez sa victime pour y courir le risque d'être, à peu de choses près, pris sur le fait.

Restait donc une solution, la seule vraisemblable : Elle-même avait perdu les perles, et c'était mieux ainsi. Savoir comment ce malheur était arrivé, Micheline n'en avait cure, tout heureuse qu'elle était d'avoir plaidé et gagné seule un procès qu'elle redoutait d'instruire. La joie qu'elle en éprouvait la surprit elle-même, car elle était la preuve de l'intérêt qu'elle prenait, et dont elle ne s'était pas rendu compte jusque-là, à ce jeune homme, hier encore totalement inconnu. Et ceci l'effraya presque.

La voiture, contournant les lacs, roulait à petite allure. Micheline regardait sans les voir les sites familiers. Cependant, en passant près du restaurant de la Cascade, sa pensée s'en alla vers Dinard. Elle revécut cette soirée de l'été dernier où Rudford lui avait été présenté. Séduite par le beau visage de l'Américain, attirant et énigmatique, elle n'avait pas tout d'abord donné suite à cette impression première et, durant plusieurs jours, John n'avait été pour elle qu'un danseur de plus. Dans son entourage, des amies jalouses ne dissimulaient point leur dépit en voyant qu'elle avait su accaparer ce gentleman millionnaire, mais elle n'y prenait garde, sa nature fière et toute de droiture la rendant prudente.

Micheline, petite reine, était habituée aux hommages, mais ne leur concédait pas plus d'importance qu'ils n'en méritaient. Elle savait discerner entre le simple flirt égoïste et sans lendemain et le sentiment sérieux. Aussi, bien qu'elle se complût à entendre la voix musicale et prenante de John Rudford, voix qui savait si bien dire

les mots d'amour, rien dans son attitude ne permit à l'Américain d'y voir le moindre encouragement.

Elle l'étudiait néanmoins et, durant ses deux mois de villégiature, Micheline Barsac n'avait pu réussir à voir clair en lui, du moins autant qu'elle l'eût souhaité. Évidemment, du point de vue mondain, il n'y avait rien à dire, bien au contraire. Sportsman accompli, il possédait à fond le code des usages, et joignait à ces qualités superficielles l'art du bien parler. Rudford était un causeur charmant, disert, spirituel, et l'on aimait sa compagnie. Mais, du point de vue moral, tout lui échappait.

Contrairement à la majorité des jeunes filles modernes, qui ne considèrent dans leur fiancé que le côté purement factice et conventionnel, fait de clinquant et de futilité, Micheline désirait surtout découvrir chez celui qui serait l'élu de son cœur certaines qualités de l'âme indispensables et durables. Or, rien chez John ne lui avait permis de se faire, dans cet ordre d'idées, une opinion sérieuse. La psychologie de l'Américain lui échappait complètement.

Aussi, écoutant la voix de la sagesse, elle ne répondit point d'abord aux sollicitations réitérées de Rudford, bien qu'elle se rendit compte qu'il était très épris d'elle. Elle se déroba prudemment, sans toutefois lui opposer un refus catégorique et définitif. Ce ne fut qu'un mois plus tard, à Paris, qu'elle consentit aux fiançailles. Un fait, en apparence insignifiant, provoqua sa décision et, en se le remémorant, la jeune fille se prit à sourire.

Au cours d'une promenade faite en commun, Micheline et son prétendant, patient et discrètement attentionné, avaient été les témoins émus d'une scène rapide et tristement éloquente. Deux gosses, deux pauvres « mômes » hâves, souffreteux et grelottants, qu'on eût dit évadés d'un croquis de Poulbot, les précédaient. Soudain, les petits miséreux vinrent à passer devant une pâtisserie, où les friandises s'entassaient ironiquement appétissantes.

Un même réflexe les fit s'arrêter, sans qu'ils se fussent consultés, et, après avoir échangé un regard d'envie, tous deux le nez collé aux vitres et les mains dans les poches, se donnèrent l'illusion d'un régal jamais réalisé.

Rudford, sans mot dire, prit les enfants par le bras, les fit entrer dans le magasin et, après qu'ils se furent copieusement rassasiés, les renvoya la bouche pleine, les yeux pétillants de joie et les poches bourrées de provisions.

Ce simple geste, qui avait eu le grand mérite d'être spontané, eut sa résultante immédiate.

Ayant rejoint sa compagne, l'Américain voulut s'excuser.

— Je vous demande pardon, Micheline, dit-il simplement.

Mais la jeune fille, tout heureuse que cette action charitable lui ait montré Rudford sous un jour nouveau et rassurant, lui répondit :

— John, vous pourrez dès ce soir demander ma main à ma mère.

Et tous ces souvenirs heureux, qui lui revenaient à l'esprit, eurent vite fait oublier à Micheline ce qui les avait provoqués : la disparition des quatre perles fines.

CHAPITRE V

M^{me} Barsac possédait à fond l'art du bien recevoir. A sa table, la chère était bonne, l'atmosphère intime et pure de toute contrainte. Aussi, ce dimanche-là, la conversation était-elle fort animée. Rudford en faisait les frais.

— Quoi que vous en disiez, mon cher John, le progrès est le pire ennemi de l'homme, affirma le docteur Maxime Santeuil. Et vous, messieurs les ingénieurs, vous en êtes les prêtres responsables.

— En tout cas, docteur, répondit Dany en riant, notre religion a de nombreux adeptes.

— L'oncle Max, pour n'en citer qu'un seul, plaisanta Micheline. Je m'imagine sa tête si, au lieu de sa confortable conduite intérieure, il trouvait devant la porte une antédiluvienne voiture à âne!

— Le progrès, dit Rudford, s'échauffant soudain, c'est pour vous la Boîte de Pandore! Vous daubez sur lui, l'accusant de tous les maux! C'est, à vous entendre, l'arme la plus terrible dressée contre la civilisation. Je vous accorde que, par la machine, il supprime des bras inutiles, qu'il est même la cause de la disparition totale de certains corps de métiers. Tout ceci est inévitable. Mais, en revanche, combien ne lui doit-on pas de débouchés nouveaux, sans parler du bien-être qu'il fabrique en série. Ceci équilibre cela. Ne nous a-t-il pas donné, depuis un

siècle à peine, les chemins de fer, les paquebots, géants des mers, l'automobile, l'aviation, le téléphone, le cinéma, la télégraphie sans fil, etc., etc... Et combien ces industries nouvelles ne récupèrent-elles pas d'énergies et d'intelligences ?

Randal, tout absorbé dans la contemplation de Micheline, paraissait se désintéresser de cette dialectique, et son attitude, bien que très discrète, ne laissait pas d'être observée par M^{me} Barsac.

Il était gêné, mal à l'aise et, bien qu'il se sentit réconforté par l'assurance imperturbable de son ami Certat, il lui semblait vivre un rêve, incertain qu'il était de l'objectivité des événements. L'arrivée chez les Parsac, le charmant accueil de la maîtresse de maison, la poignée de main « bon camarade » de la délicieuse Micheline, le « shake hand » plutôt glacé de John Rudford, le cordial « enchanté de vous connaître » du docteur Santeuil, tout cela se confondait dans son esprit, et il se persuadait peu à peu qu'il ne sortirait rien de bon de cette aventure. Aussi bien ce qui se disait autour de lui le laissait-il indifférent.

Une question de M^{me} Barsac le rendit à la réalité.

— Et vous, monsieur Randal, que pensez-vous du progrès ?

— Je pense, madame, répondit Jean que la question prenait au dépourvu, je pense qu'il a manqué son but et qu'il s'enfonce chaque jour davantage dans son erreur : au lieu de créer l'amour, il engendre la haine.

Rudford ne dissimula point un mouvement d'impatience. Il était évident que la présence de cet intrus l'agaçait, ce qui semblait réjouir fort l'incorrigible Dany.

— Voyez-vous, monsieur Rudford, dit en riant celui-ci, ce brave Randal est un réactionnaire impénitent.

Mais Jean se r'gimba :

— Réactionnaire ? Cela te plait à dire, mon cher. Je suis peut-être plus « avant-gardiste » que vous, messieurs,

mais si c'était en mon pouvoir, je ne choisirais pas les mêmes chemins.

— Et... peut-on les connaître? questionna Rudford, avec dans la voix une pointe d'ironie.

Randal, auquel ce détail n'avait point échappé, répondit sur le même ton :

— Certes, bien qu'il soit osé à moi, simple ingénieur, d'afficher une sorte de profession de foi devant le fils d'un magnat de la métallurgie, et... futur magnat lui-même.

— Mais... pourquoi pas? jeta dédaigneusement l'Américain.

Bien que courtoise en apparence, cette façon un peu vive de rompre des lances dissimulait mal l'animosité instinctive que ressentaient l'un pour l'autre les deux interlocuteurs. Les autres convives n'étaient pas sans s'en rendre compte. Micheline surtout s'en montrait inquiète, et chacun, pour des raisons différentes, était anxieux de savoir qui serait le vainqueur du tournoi.

Mais Dany, avec l'aisance d'un virtuose de la corde raide, eut vite fait d'assainir l'atmosphère.

— Vas-y, mon cher, dit-il. Il n'y a pas de journalistes!

Les attaques directes dont il se sentait l'objet avaient suffi à Randal pour le mettre en verve. Très calme, mais cependant avec une autorité singulière, il répondit :

— Mon cher monsieur, autant que vous j'aime et j'admire ce que l'on appelle le progrès. Mon titre d'ingénieur le prouve. Or, j'aime aussi ma patrie, comme on aime sa famille, sans haïr les autres. Le mot va peut-être vous faire sourire, mais je suis un altruiste.

— Bravo! interrompit Micheline.

Les convives, intéressés au plus haut point par cette controverse, ne purent s'empêcher de rire à l'approbation spontanée de la jeune fille.

— Je ne m'étonne plus, constata joyeusement le docteur, que vous soyez l'ami de ma nièce, car elle est aussi altruiste que vous-même.

— Oh! mon oncle, rectifia modestement Micheline, dans un tout petit rayon!

Mais Rudford, que ces digressions énervèrent visiblement, jeta négligemment, tout comme s'il faisait une concession :

— L'altruisme et le progrès, mon cher, ne sont point, que je sache, incompatibles.

Randal, toujours très calme, répondit :

— C'est évident..., en principe, mais ce que je déplore dans cette chose à la fois merveilleuse et effrayante qu'est le progrès, c'est que son rôle magnifique ait été dangereusement faussé. Au lieu que les rivalités ou les jalousies des peuples et des races aient été atténuées par la facilité et la rapidité de plus en plus grandes des relations économiques, et par leur corollaire immédiat, le développement des échanges, c'est le contraire qui s'est produit, pour le plus grand danger de la paix mondiale et du bonheur des individus. Et ce phénomène se remarque chaque jour davantage, surtout entre voisins qui se touchent de plus près.

— C'est très juste, approuva Dany.

— Je suis entièrement de votre avis, confirma le docteur, mais quel remède voyez-vous à cela?

Rudford eut un sourire sceptique.

— Mon opinion personnelle, répondit Randal, est peut-être une utopie; mais j'estime néanmoins que la conception étroite, égoïste et, comment dirais-je? agressive de l'idée de Patrie, devrait évoluer vers une coordination, une coopération des efforts dans tous les domaines et, dans la patrie mondiale, nos patries respectives en seraient comme les provinces; cette théorie, vous en conviendrez, est aussi éloignée du chauvinisme intégral que de l'internationalisme.

— Le drapeau et la faucille attachés par une faveur ! ricana Rudford.

Mais Randal, sans relever l'ironie, continua :

— Les besoins de l'homme sont en raison directe des progrès de la science et, plus ils s'amplifient, plus ils sont difficiles à satisfaire, dans des pays ou des cités restreints. Donc, plus le marché s'élargit, plus le groupement national doit embrasser de familles et d'individus. Cependant l'idée d'humanité se substituant à celle de nationalité ne doit point absorber l'idée de Patrie, pas plus que la famille n'absorbe l'individu : elle la complète et la grandit : « Les patries, a dit Anatole France, doivent entrer non pas mortes, mais vivantes dans la fédération universelle. » Ne pensez-vous pas, mon cher monsieur Rudford, que dans ce domaine il y ait beaucoup à faire ?

— Il y aurait surtout beaucoup à dire, répondit l'Américain maussade.

Mais il ne répliqua rien d'autre. Randal en profita pour conclure :

— Le jour où cette collaboration mondiale aura été dûment consentie, organisée et réalisée, le progrès atteindra vraiment son véritable but, celui de parfaire au bien-être de millions d'êtres humains qui, dans l'état actuel des choses, en souffrent et en meurent.

— Et vous êtes dans le vrai, mon cher ami, approuva de nouveau le Dr Santeuil.

— Allons donc ! riposta Rudford presque brutal. Ce sont là de belles théories, à l'usage de philosophes en mal de sophismes, ou de gens qui n'ont rien de mieux à faire. Mais ceux qui président aux destinées de formidables entreprises industrielles, subissant les assauts de la concurrence étrangère ou les dangereuses fluctuations du marché international, s'en tiennent aux réalités concrètes. Ces grands chefs ne croient guère à l'amour de l'homme pour son semblable et, pour ce qui est de la fédération universelle, comme vous dites, ils laissent cela aux idéalistes.

— Croyez-vous ? insista Randal. C'est par ceux-là, au contraire, que cet apostolat pourrait être fécond ; et si un jour il m'était donné d'être à la tête d'un de ces puissants organismes auxquels vous faites allusion, je voudrais y faire, dans ce sens, d'utile besogne. Mes efforts ne seraient peut-être pas tout à fait inutiles.

— Je voudrais bien vous voir au pied du mur ! dit Rudford toujours acerbe.

— Sait-on jamais ? lança le terrible Dany... Et ce jour-là !...

Cette boutade fit diversion, et, le dîner achevé, M^{me} Barsac se leva, invitant ses hôtes à passer dans le petit salon où le café était servi. Cependant John, qui sentait Micheline nettement séduite par les théories de Randal, tint à reprendre son rôle de fiancé officiel, bien résolu à ne point la quitter de la soirée. Décidément ce nouveau venu lui portait ombrage.

Mais, dès que chacun eut pris place, la jeune fille, tout en servant le café, aidée de Rudford, cherchait inconsciemment à se rapprocher de Jean. Dany s'amusait énormément de l'innocent manège et, bien qu'apparemment absorbé par quelque bonne histoire que lui contait le Dr Santeuil, il ne perdait rien de ce qui se passait autour de lui.

Quant à Randal, il était accaparé par M^{me} Barsac. Celle-ci avait été d'abord surprise en constatant chez ce jeune homme d'apparence timide, une telle âpreté à défendre des idées qu'elle jugeait profondes et justes. Une fois de plus, elle croyait reconnaître dans le choix de ce nouvel ami, l'esprit d'analyse et de discernement dont sa fille lui avait si souvent donné la preuve. Cependant, pour une fois, M^{me} Barsac était bien loin de la vérité, puisque le hasard seul en était responsable.

Honteux d'avoir ainsi, au cours du repas, attiré l'attention sur lui, Randal s'en excusait près de la maîtresse

de maison, qui le félicitait au contraire de s'être montré aussi brillant. Puis il s'enferma dans un silence distrait.

Mais son visage, redevenu impassible, s'éclaira soudain. Micheline venait vers lui, une tasse à la main.

— Je n'ai pas mis de sucre, dit-elle souriante ; j'ai bonne mémoire, vous voyez.

— Comment cela, intervint sa mère, tu savais ?...

— Mais oui, répondit malicieusement la jeune fille ; n'avons-nous pas déjeuné ensemble avant-hier au wagon-restaurant ?

Randal, à ce souvenir, en fut joyeusement ému. Ainsi donc, elle avait pris attention à lui plus qu'il ne s'en était douté ! Il allait répondre, lorsque, pour mettre fin à cet aparté qui l'agaçait, Rudford intervint :

— Maintenant, *darling*, laissez-moi vous servir. Venez ici, près de moi.

Et, ce disant, il la prit par le bras, doucement, mais avec une fermeté non dissimulée, et l'emmena à quelque distance.

— Quel accapareur ! murmura M^{me} Barsac affectueusement indulgente ; mais...

Sa phrase fut interrompue par une exclamation du docteur, toujours en conversation avec Certat.

— Ah ! par exemple, s'écria-t-il ; voici qui est curieux ! Sais-tu, ma petite Micheline que nous nous trouvons, M. Certat et moi, en plein pays de connaissance ? Il est le neveu de M^{me} de Mussagne !

— Non ? pas possible ! s'exclama la jeune fille.

Et s'adressant à Dany, elle ajouta :

— Aussi, depuis que vous êtes ici, je cherche où je vous ai rencontré ; car je suis sûre de vous avoir déjà vu.

— Je me faisais, sans y croire, la même réflexion, expliqua Certat en riant ; mais j'y suis maintenant, mademoiselle : vous étiez, n'est-ce pas, à la soirée des Guillandeau ?

— C'est exact, mais avec la cohue qui s'y pressait, toute présentation était impossible.

Dany jubilait. Décidément, la chance servait ses desseins. Il observait Randal redevenu songeur, depuis que Rudford avait éloigné Micheline. Le regard que Jean posait par instants sur l'Américain trahissait sa pensée. Aussi la joie débordante de son ami lui semblait-elle insupportable, et il attendait avec impatience le moment de partir.

Mais Certat, bon camarade, lui vint en aide. Rudford était venu reposer sa tasse sur le guéridon près duquel il se trouvait lui-même. Dany le retint d'un geste.

— Une cigarette ? dit-il.

John, ayant accepté, esquissa le mouvement de s'éloigner, mais le confident de Randal enchaîna :

— Vous aimez patiner, paraît-il ?

Cela, le Dr Santeuil venait de le lui apprendre. Ce sport élégant était une des passions de Rudford. Pris par son point faible, celui-ci, tête baissée, donna dans le piège et, sans qu'on l'en priât, se lança dans des considérations techniques.

Micheline, restée seule, regardait sa mère et Randal : surtout Randal. Les quelques heures qu'elle venait de passer en la compagnie de l'inconnu d'hier, lui avaient permis de découvrir une nature exceptionnelle qu'elle ne soupçonnait point la veille, et qui lui semblait dépasser de cent coudées celle dont s'enorgueillissait la tourbe des petits jeunes gens inutiles, falots et prétentieux, qu'elle subissait chaque jour. Et songeant tout d'un coup à sa mésaventure, la perte des quatre perles :

— Comment, se dit-elle, mes soupçons ont-ils pu effleurer ce garçon ?

Elle s'en voulait de cette erreur, pourtant bien excusable, comme d'une profanation. Mais elle était heureuse que ce léger nuage fût dissipé définitivement.

La conversation de Certat et de son fiancé se prolongeait.

geant, Micheline revint près de sa mère et de Randal, et prit place entre eux, ce qui, de nouveau, mit Dany en liesse.

— Savez-vous, dit gaiement la jeune fille, que vous êtes un jeune homme à surprises ?

— Moi ? s'étonna Jean, ayant comme par enchantement retrouvé son sourire.

— Mais oui, vous ! affirma Micheline. Auriez-vous pensé, petite mère, que Jean Randal eut pu faire preuve de tant de force persuasive dans une discussion aussi sévère ? J'avoue d'ailleurs que je me suis rangée sous son fanion.

Puis, gentiment taquine :

— Je vous croyais timide ?

— Mon Dieu, mademoiselle, répondit l'ingénieur, qui, en réalité, commençait à le redevenir, on peut être timide, comment dirai-je ? pour les choses qui relèvent du point de vue mondain et... sentimental ; mais en revanche, être capable de défendre ses principes, si arides soient-ils.

— J'aime vos idées... Sur ce point, John et moi ne sommes pas toujours d'accord

— Oh ! John parle ainsi, dit M^{me} Barsac conciliante ; mais il est si bon

— La bonté, petite mère, n'a rien à voir avec tout cela, affirma Micheline avec conviction.

— Ma chère enfant, laissons les théories aux théoriciens, conclut M^{me} Barsac, que la tournure de la conversation effrayait un peu.

Car elle avait senti l'attrait que Jean exerçait sur sa fille, en même temps qu'elle constatait que celle-ci n'était pas indifférente à Randal. Cependant elle se rassurait du fait que le jeune homme ne faisait ou ne disait rien qui pût troubler Micheline, ce dont elle lui savait gré, et cela augmentait l'estime qu'elle avait ressentie pour lui dès le premier contact. Aussi ne considérait-elle l'ingénieur que comme un amoureux déçu, ainsi que que d'autres avant lui l'avaient été, mais elle prenait plaisir à recon-

naître chez ce jeune homme un esprit de droiture rare, en même temps qu'une valeur personnelle indiscutable.

Voulant éviter des froissements possibles, la bonne M^{me} Barsac suggéra prudemment :

— Eh ! bien, la jeunesse, si vous faisiez un bridge ?

— Oh ! madame, approuva Dany, c'est une excellente idée. Vous bridgez donc, mademoiselle ?

— A votre avis, j'ai donc l'air si réfractaire, riposta gaîment Micheline, qui prisait fort l'aimable ironie de Daniel Certat.

Le jeu fut vite organisé, et la soirée s'acheva dans la plus complète intimité.

Il était plus d'une heure du matin quand les trois jeunes hommes prirent congé de leurs hôtes. Le docteur Santeuil s'était depuis longtemps discrètement éclipsé. Quant à Rudford, il semblait avoir complètement oublié la discussion. Dès qu'ils furent dehors, très aimablement il dit à Randal :

— Et maintenant, cher monsieur, réglons nos comptes !

Jean le regarda, le sourcil froncé, mais l'Américain souriant s'expliqua :

— Vous oubliez mon taxi !

Après avoir remboursé son créancier, et l'ayant dûment remercié, il proposa :

— Si cela peut vous être agréable, messieurs, je puis vous déposer chez vous.

— Trop aimable, répondit Randal, mais ce n'est guère sur votre route. Vous habitez le VI^e, n'est-ce pas ?

— Avenue de l'Observatoire, en effet. Mais avec ma voiture...

— Votre bolide, voulez-vous dire, interrompit Dany. Mais mon ami et moi préférons rentrer à pied ; c'est si peu loin.

— Un peu de footing nous fera du bien, précisa Randal.

— Alors, à bientôt j'espère, dit Rudford.

Et comme il appuyait sur le démarreur, Dany lui jeta :
— Il est bien entendu que je compte sur vous et M^{lle} Barsac pour notre soirée du club, samedi prochain ! Je vous enverrai des cartes demain.

— Entendu ! répondit l'Américain, cependant que le torpédo s'éloignait à une allure folle...

Or, quelques instants plus tard, John Rudford descendait de voiture, non pas au Luxembourg, mais dans un quartier diamétralement opposé, à l'angle de l'avenue Trudaine et de la rue des Martyrs.

CHAPITRE VI

« — Et nous nous réservons de traiter avec votre représentant, sur les bases de principe que vous avez acceptées. Agréez, etc... »

— Voilà ; c'est tout pour l'instant, mademoiselle. Cela fait ?...

— Quatre lettres, monsieur : Ederfeuil, Ploug, Mérillon et Vernier.

— C'est bien cela. Nous terminerons un peu plus tard. En passant, voulez-vous remettre ce dossier chez M. Berton et prier M. Certat de venir me parler.

— Bien, monsieur.

La porte refermée sur sa dactylo, Jean Randal mit en ordre les papiers qui encombraient sa table de travail. Nerveusement, il annotait, raturait ; sa pensée semblait ailleurs et, en fait, elle l'était. Un coup discret frappé à la porte de son bureau ne le fit même pas lever les yeux.

— Entrez ! dit-il machinalement.

— Monsieur Certat est occupé pour l'instant, expliqua la script-girl ; il viendra dès qu'il sera libre.

D'un geste, Jean remercia et continua d'écrire. Mais, au bout d'un instant, il se leva et sortit. Un petit couloir à traverser et, sans frapper, il entra chez son ami. Un homme était là qu'il ne connaissait point. Cependant que Dany téléphonait, l'inconnu avait l'autre écouteur et, au fur et à mesure de ce qu'il entendait, prenait des notes.

— C'est bien Trudaine 10-40 ? demandait Certat... Est-ce que George est là ?... J'ai dit George... Ah !... Ah ! bon... Mademoiselle George est sortie ?... Bon..., très bien... Oui, oui, c'est de la part de M. Longuet... c'est bien cela... Ah ! dites-moi..., rappelez-moi donc l'adresse exacte, car je veux lui écrire... Vous dites ?... 80, avenue Trudaine ?... Merci beaucoup... Merci, monsieur.

Pendant toute cette conversation, Dany n'avait pas quitté des yeux l'homme qui tenait l'autre écouteur. Quand il eut raccroché, tous deux se regardèrent en souriant.

— Décidément, dit Certat, cela devient passionnant notre petite affaire ; qu'en dites-vous, mon vieux ?

Et comme il venait seulement d'apercevoir Jean :

— Je te présente, lui dit-il, un de mes bons amis, Jacques Giblin.

Puis :

— Jean Randal, ingénieur, ajouta-t-il.

Les deux jeunes gens se serrèrent la main, Giblin avec une sympathie évidente ; Randal distant par distraction. Puis, sur un coup d'œil de Dany, l'inconnu, sans insister, prit congé.

— Je compte sur vous, dit Certat en le reconduisant. Nous nous retrouverons ce soir à sept heures à la Rotonde. Jean, tu seras des nôtres ?

— Peut-être... nous verrons, répondit celui-ci évasive-ment.

Quand ils furent seuls, Randal nerveux dit à Dany :

— Qu'est-ce que tu fabriques avec ce type-là ?

— Mon vieux, nous travaillons pour un copain... Je vais te le dire, parce que... parce que tu es mon ami... Nous travaillons pour un copain qui est amoureux... comme toi !

Et, blagueur incorrigible, Dany fredonna :

L'amour, quell' chose charmante !
L'argent, c'est ça qui nous manque.

J'ai trouvé le moyen d'unir
L'amour, l'argent, tous mes désirs !...

— C'est pour moi que tu chantes cette absurdité ? demanda brusquement Randal.

— Pour toi ?.. Allons donc ! Mais non, mon vieux, c'est plutôt pour ce « povre » Rudford !

— Idiot !

— Merci ! C'est comme ça que tu me remercies de la délicieuse soirée d'hier ?

— Peuh !... Délicieuse !

— Comment ? peuh !... N'as-tu pas brillé de toutes façons ?

— Brillé !... parlons-en, dit amèrement Randal ; devant la femme que j'aime et qui est la fiancée d'un autre. Ah ! c'est un joli succès !

— Fiancée ou non, j'ai idée que tu n'es pas indifférent à M^{lle} Micheline, pardon, Micheine tout court ; j'oublie qu'elle nous a autorisé à supprimer ce « mademoiselle » qui n'est plus d'époque !

Randal ne répondit rien. Sans être fat, il s'était bien aperçu que la jeune fille lui témoignait une sympathie particulière ; mais le fait de la savoir fiancée suffisait pour qu'il n'en fit rien paraître. Quant à lui, le doute n'était plus possible ; il l'aimait, à un point qui l'étonnait lui-même, lui d'ordinaire si peu accessible aux moindres emballements.

Dany interrompit sa rêverie.

— Fais pas cette tête-là, voyons ! L'idée d'être le rival de John Rudford, toi, Jean Randal, simple ingénieur, devrait t'amuser follement. C'est énorme, mon vieux, colossal, shakespearien !

— Possible, mais je ne vois pas le résultat de toute cette aventure, et cela m'effraie.

— Moi, je le vois, et ça suffit. Mais, au fait, qu'est-ce qui me vaut l'honneur de ta visite ?

— Tu dois être au courant de l'affaire de Berlin?... Y a-t-il un ingénieur désigné?... S'il n'est pas trop tard, je demande à partir.

— Toi?... Mais tu es fou !... Partir en ce moment !... A quoi penses-tu ?

— J'ai besoin de changer d'air !

Dany s'étant levé, s'approcha de Randal, lui mit les deux mains sur les épaules, et le regardant droit dans les yeux :

— Tu n'envisages donc pas les conséquences ? demandait-il.

— Il n'y a pour moi qu'un seul moyen, et je compte bien l'employer avant mon départ,... mon départ définitif.

Dany comprit qu'il ne fallait pas insister ; Randal ne dirait rien autre chose. Mais Certat était un homme de ressources.

— Excuse-moi, dit-il ; un coup de téléphone urgent à donner.

Et, sans quitter son ami des yeux :

— Allo !... standard ?... Demandez-moi Ségur 95-00.

Jean ne fit qu'un bond.

— Tu es fou ! s'écria-t-il.

— Moi ? expliqua Dany ; pas du tout. J'ai à parler à Micheline Barsac... Je suis son ami, moi aussi, et même plus que toi !... Tu oublies ma tante de Mussagne !

Randal eut un geste de découragement. La sonnerie du téléphone le fit asseoir.

— Allo ! répondit Dany imperturbable, en lui tendant l'autre écouteur qu'il refusa. Mlle Micheline Barsac, je vous prie... de la part de Daniel Certat.

Furieux, Randal, sans prendre le récepteur, quitta son fauteuil et se mit à faire les cent pas au travers de la pièce. Par gestes, Dany insistait, mais en vain.

— Allo !... Allo !... oui, mad... Micheline... bonjour...

Comment va ?... Je vous téléphone pour vous dire que je vous enverrai comme convenu les cartes de patinage pour la soirée de samedi prochain. Je me permets d'y joindre deux invitations pour le souper offert aux membres du club, et j'espère que vous voudrez bien, vous et M. Rudford, être des nôtres... Mais oui, on dansera... Allo !... ne coupez pas !... Je suis très content... Je vous ferai porter les cartons ce soir... Vous dites ?... oui, oui... samedi... dans six jours exactement... Mais certainement, nous avons passé une excellente soirée... Quoi ?... Pourquoi riez-vous ?... Pour ma part, je bridge au moins cinq fois par semaine, et demain j'ai accepté chez votre oncle, le Dr Santeuil... Mais oui, parfaitement, nous sommes amis... Randal ?... oui, bien sûr, il est invité... mais vous savez... c'est un phénomène... il refuse toutes les invitations... Comment ?... Oh ! j'aimerais mieux que vous insistiez vous-même... Je vais vous mettre en communication avec son bureau... Gardez l'appareil, je vous le passe... En tout cas, à demain soir chez votre oncle.

Malgré sa résolution d'écolier boudeur de ne point écouter, Randal, dès qu'il eût entendu le « Bonjour Micheline » de son ami Certat, se précipita sur le récepteur et, sans en perdre un mot, suivit de bout en bout la conversation, lançant à Dany des coups d'œil furibonds. Mais celui-ci, narquois, lui faisait comprendre d'un geste qu'il devait pour l'instant se taire ; geste que chacun connaît, et qui consiste à réunir par intermittence les quatre doigts et le pouce, tel un bec de canard qui s'ouvre et se ferme alternativement. La conversation finie, Certat passa l'appareil à Randal qui le prit machinalement, et, discrètement, sortit du bureau.

Quand il revint quelques minutes plus tard, Jean était toujours dans le même fauteuil, la main sur le téléphone qu'il venait de reposer, les yeux fixes et songeant.

— Alors, vieux... tu m'accompagnes ? demanda

Dany qui n'eut pas l'air de remarquer son attitude.

— Elle est délicieuse, murmura Randal tout à son rêve

— Alors, tu ne m'en veux pas ?

Jean mettant la main sur l'épaule de son ami :

— Tu m'as eu... une fois de plus, dit-il. Je me demande comment tout ceci finira !

...Dany cependant devait en être pour ses frais. Le hasard, qui jusqu'alors avait favorisé Randal, au delà même de ce qu'il aurait pu souhaiter, allait manifester sa fantaisie aux dépens de ses projets. En effet, une heure après cette conversation téléphonique, Randal, qui avait retrouvé son calme, achevait de dicter son courrier. Au moment où il congédiait sa dactylo, un garçon de bureau vint l'avertir que le directeur commercial le demandait d'urgence.

— Je vous suis, dit-il.

Quelques instants plus tard, il était introduit dans le cabinet directorial. La main tendue, son chef l'accueillit par ces mots :

— Puis-je à nouveau, mon cher ami, vous charger d'une mission de confiance à l'étranger ?

Jean, qui tout à l'heure exprimait à Dany un si vif désir de partir, se sentait maintenant hésitant. Aussi ne s'expliquait-il pas comment il répondit :

— Très volontiers ! mais je dois être à Paris samedi prochain.

— Vous serez de retour ! C'est pour l'affaire de Berlin. Vous n'ignorez point que nous sommes en concurrence avec une société allemande et une société italienne. Il nous faut sur place, non seulement un technicien, mais en même temps un homme au courant des moindres subtilités des langues allemande et italienne, et vous seul, mon cher Randal, réunissez les conditions.

— Eh ! bien, c'est entendu, répondit l'ingénieur, subitement décidé. Quand devrais-je partir ?

— Voyons, réfléchit le directeur ; nous sommes aujour-

d'hui lundi. La conférence a lieu mercredi à cinq heures à Berlin. Partez demain dans la matinée. Nous étudierons le dossier cet après-midi.

Au moment où, ayant pris congé, Jean allait sortir, le directeur l'interpella de nouveau.

— Savez-vous, mon cher Randal, que vous avez fait l'objet d'une discussion particulière, lors du dernier conseil d'administration? On parle de vous très sérieusement pour le poste de directeur technique.

Le jeune homme, la main déjà sur le bouton de la porte, se retourna brusquement, marquant sa surprise :

— Je suis très touché, monsieur, de ce témoignage de haute considération; malheureusement et, à mon grand regret, je ne pourrais accepter...

— Comment cela? insista le directeur, vous refuseriez ce poste que tant de vos collègues envient?

— Les circonstances m'y obligeront en effet. Je devrai même vous quitter... très prochainement.

— Nous quitter? Pourquoi?... On vous a fait des offres ailleurs?

— Non, monsieur, ne croyez pas cela. Je m'en vais... Je m'en vais pour des raisons d'ordre privé, raisons que je vous donnerai du reste avant mon départ.

— Et c'est... définitif? demanda le directeur.

— Définitif, répondit Randal.

A cet instant, et malgré son absence de fatuité, Jean comprit à quel point on tenait à lui, et il en fut très touché. De son côté, le directeur ne cachait pas sa déception; mais sentant que chez un homme comme Randal, une décision de cette importance devait être sérieusement motivée, il n'insista point et demanda seulement :

— Et quand comptez-vous nous quitter?

— Entre le 15 et le 20 janvier.

Le directeur ne fut pas maître d'un geste interrogatif, qui n'échappa point à Jean.

— Ne cherchez pas le motif de mon départ, dit en souriant le jeune ingénieur; il n'est pas à l'usine, où je n'ai trouvé, je tiens à le dire, que la plus grande sympathie de la part de tous. J'espère vous prouver, dans un avenir prochain, en quelle estime je vous tiens tous, vous, monsieur, et vos collaborateurs.

Le directeur lui tendit à nouveau la main en disant :

— Je respecte votre désir, mon cher ami; et jusqu'à la dernière minute, je vous garde toute ma confiance. Allez!...

Au lieu de regagner directement son bureau, Randal s'arrêta chez Dany. Celui-ci, tout à son travail, n'avait pas levé la tête.

— Allons, mon cher, dit Jean, tes efforts auront été vains; tu iras seul demain au bridge Santeuil.

— Comment cela?... Tu n'es plus disposé?

— Si, mais, plus exactement, on a disposé de moi autrement. Je pars demain matin pour Berlin.

— Randal, tu mens! C'est toi qui as sollicité.

— Mon vieux, je te jure que je sors à l'instant de la direction où l'on m'avait fait appeler. Tu peux questionner le garçon.

— Pauvre type! fit Certat qui maintenant s'était levé! Eh! bien, veux-tu que je te dise? En réfléchissant, cela vaut mieux ainsi. Je suis dans la place; nul ne se défile du petit Dany, qui n'est pas du tout amoureux, Dieu merci! Veux-tu mon avis? Eh! bien, j'ai idée que pendant ton absence je ferai du bon « business »... Mais, au fait, tu seras rentré samedi, j'imagine, pour la soirée du club?

— Oui, j'aurai terminé jeudi midi au plus tard. Je compte être à Paris vendredi soir. D'ailleurs je te télégraphierai. De toutes façons, je serai sûrement là samedi soir.

— *All right!*

— Ce qui m'ennuie, c'est que je ne sais comment m'excuser près de... Micheline Barsac.

— Téléphone-lui !

— Tu n'y penses pas?... C'est impossible... J'aurais trop peur de ne pas partir, répondit Randal, sans oser regarder son ami.

— Et voilà, dit Dany en riant, ce qu'en trois jours l'amour peut faire d'un homme sérieux!... Mais oui, mon cher, il n'y a que trois jours... trois jours seulement !

— Que veux-tu ? Cela devait arriver...

— Pauvre vieille chose, va !

Le même jour, vers quatre heures, au moment où elle rentrait, Micheline trouva sur un plateau de l'antichambre un pneumatique à son adresse. L'écriture lui étant inconnue, elle s'amusa durant un instant, avant de décacheter, à deviner l'expéditeur. John ? non pas ! L'oncle Santeuil ! pas davantage ! Enfin, brisant l'enveloppe, elle courut tout de suite à la signature, et fut toute surprise de lire : Jean Randal.

Poussée par quelque instinctive pudeur qui l'incitait à être seule, et sans d'ailleurs en analyser la raison, elle se laissa débarrasser en hâte de ses vêtements, et s'enferma dans le petit boudoir attenant à sa chambre. Là, elle prit connaissance du message.

« Mademoiselle,

« Un quart d'heure environ après notre conversation téléphonique, mon directeur m'a chargé d'une mission urgente à Berlin. Je dois partir dès demain matin et ne puis être de retour avant samedi. Je vous prie donc de bien vouloir m'excuser au bridge du Dr Santeuil.

« Hélas ! les affaires ont leurs inconvénients. Nous ne disposons pas d'elles ; elles disposent de nous, nous obligeant parfois à nous rendre à l'opposé du lieu où l'on désirerait être.

« Veuillez, je vous prie, transmettre mes respectueux hommages à M^{me} Barsac, et à samedi, au club.

« *Your sincerely.*

« Jean Randal. »

Micheline lut et relut ce billet. Sa première pensée, comme l'avait été celle de Dany, était que cette absence était voulue. Elle sourit, car elle était trop femme pour n'avoir pas deviné l'impression qu'elle avait faite à Randal. Soigneusement elle rangea le pneu dans un coffret à secret, jeta vers un miroir un regard satisfait, puis s'en fut rejoindre M^{me} Barsac dans sa chambre. Celle-ci, assise devant un délicieux bonheur-du-jour, expédiait sa correspondance.

— Petite mère, dit la jeune fille, il est cinq heures; venez. J'ai une envie folle de goûter dehors, je vous emmène.

— Pourquoi ce caprice? demanda en riant l'excellente femme.

— Pour rien!... Je suis un peu fantasque... comme tous les jeunes flancées... Allons, venez!

Et M^{me} Barsac, qui ne savait rien refuser à sa petite fille, doucement se laissa convaincre.

Ce même jour et vers la même heure, John Rudford sortait du bureau de poste de la rue la Boétie, et s'en allait, plusieurs lettres à la main, dans la direction des Champs-Élysées, quand, au coin de l'avenue, un couple l'arrêta.

— Tiens, comme on se rencontre! dit l'Américain.

— Comment se fait-il? questionna la femme inconnue. Il y a trois jours qu'on ne vous a vu!

— Oui, c'est vrai; mais je n'ai pas pu.

— Pourtant, dit l'homme, tu étais là-bas cette nuit... Je t'ai su... Il paraît même que tu as eu une fameuse veine... Pour un amoureux... hum!

John Rudford semblait contrarié de cette rencontre. L'homme surtout paraissait lui déplaire. Mais, s'adressant à la femme, il dit :

— George, une tasse de thé?... Venez, nous parlerons. J'ai d'ailleurs un tas de choses à vous apprendre.

Le couple acquiesça, et la jeune femme curieuse, tout en marchant, s'informa, avec le plus pur accent yankee :

— Et... ce mariage est fixé ?

Rudford hésita un instant, puis il répondit :

— Le 20 janvier, sauf contre-ordre.

— *Okay!* dit en souriant l'inconnue.

CHAPITRE VII

Le samedi suivant, quand Micheline et Rudford, se rendant à l'invitation de Dany, arrivèrent au Palais de Glace, une foule d'invités s'y pressait depuis longtemps. Les deux jeunes gens étaient en effet très en retard. Le carton portait la mention : tenue de sport. Micheline, dans un élégant tailleur rouge, égayé d'une blouse de crêpe de satin blanc, béret assorti au costume, suscita dès son entrée l'admiration de tous les jeunes sportsmen groupés autour de la piste, ainsi qu'au hasard des petites tables.

D'un coup d'œil circulaire, elle chercha Randal et Certat. Celui-ci, qui depuis un long moment surveillait l'entrée de la salle, aperçut aussitôt les fiancés et, très vite, les rejoignit.

— Comme vous venez tard ! reprocha-t-il gentiment. Vous avez manqué l'exhibition sensationnelle des champions du monde, les Baudet-Javy !

— Pour les reproches, mon cher ami, répondit malicieusement Micheline, c'est à l'autre guichet !

Elle désigna son compagnon, lequel, souriant, consentait à faire amende honorable. Mais Dany, apercevant le sac de patins que Rudford tenait à la main, s'informa :

— Vous voulez patiner sans doute ?

— Certainement, répondit John.

— Moi, dit Micheline, tout en estimant du regard l'élégante assemblée, je me réserve pour la danse.

— Voilà qui est parfait, approuva Dany.

— Excusez-moi, *darling*, dit Rudford, mais si vous m'y autorisez, j'aimerais à faire quelques tours de piste. Notre ami Certat voudra bien vous tenir compagnie.

Sur un sourire d'acquiescement, John s'éloigna dans la direction du vestiaire.

Sur le miroir de glace, où se reflétaient les feux des projecteurs, les couples et les cavaliers seuls évoluaient en sens unique; et le coup d'œil d'ensemble ne manquait ni de grâce, ni de pittoresque. Car, s'il y avait des virtuoses du patin, les hésitants étaient en nombre, si bien que les chutes malencontreuses et parfois brutales, entraînant à leur suite d'incohérentes hécatombes, ne manquaient point d'égayer la galerie.

Dany, resté seul avec Micheline, lui dit :

— Maintenant, venez; nous avons une table réservée. Randal est là.

En effet, cependant qu'ils gagnaient leurs places, la jeune fille découvrit Jean qui, le dos tourné, conversait avec un homme d'une quarantaine d'années, d'allure très britannique. Celui-ci, en parlant, ne pouvait se défendre d'admirer Micheline, qui s'avancait avec Certat. Or, celle-ci, tout en s'installant, ne perdait pas de vue Randal. L'ingénieur, qui ne se doutait point d'être aussi observé, discutait en anglais avec son interlocuteur. Micheline qui, depuis son enfance, parlait cette langue, constatait que Randal en était, lui aussi, parfaitement maître. Elle sourit en regardant Dany. Celui-ci, devinant sa pensée, lui confia entre haut et bas, avec le ton sérieux qu'il aurait pris pour lui annoncer la prise de Puebla :

— Mais oui, au fait, je croyais vous l'avoir dit : ce n'est pas un ingénieur, c'est un interprète polyglotte!

Cependant Randal, que l'air absent de l'insulaire finissait par intriguer, suivit son regard qui le conduisit tout droit vers Micheline Barsac. Son attitude changea subite-

ment. L'homme d'affaires s'effaçant devant l'homme du monde, il prit congé du gentleman et, troublé, vint s'incliner devant la jeune fille, tout en cherchant Rudford du regard.

— John est un fanatique du patinage, expliqua Micheline, en désignant son fiancé, lequel décrivait sur la glace de savantes arabesques, aux sons d'une valse langoureuse.

— Et vous... non? interrogea Randal en s'asseyant près d'elle.

— Je préfère la danse : je la trouve plus variée, moins brutale; peut-être même plus harmonieuse. Qu'en pensez-vous?

— J'aime les deux.

— Vraiment? Vous êtes extraordinaire!

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

Micheline ne répondit pas, sourit simplement, semblant tout à coup n'avoir plus rien à dire. Dany, qui avait l'art de rentrer en scène au moment opportun, voyant l'émotion inquiète des deux jeunes gens, les mit bien vite à l'aise, en leur désignant parmi, la foule, des patineurs connus. Micheline, çà et là, reconnaissait elle aussi quelques amis.

— Je suis très contente d'être ici, dit-elle, et je vous sais gré de nous avoir invités.

— Le souper et la sauterie seront plus agréables, plus intimes, ajouta Certat. Nous serons une soixantaine, au plus. En ce moment c'est la cohue, bruyante et impersonnelle.

Les trois jeunes gens demeurèrent un instant silencieux, leurs regards incertains errant au hasard de la foule. En réalité ils se désintéressaient de son animation conventionnelle, s'isolant dans leurs propres pensées.

Micheline était grave, paraissant tout d'un coup très attentive aux savantes évolutions de John, tandis que Randal s'absorbait dans la contemplation de celle qui était devenue, malgré sa volonté, sa seule raison de vivre.

Quant à Certat, il pensait que, selon ses plans, il n'avait pas perdu son temps durant le court voyage de son ami. En effet, il avait mis à profit la soirée passée sans lui chez le docteur Santeuil, en gagnant tout à fait l'amitié de ce dernier, ainsi que celle de Micheline et de M^{me} Barsac. Il s'était montré étourdissant de verve, découvrant, hormis cela, de nombreuses relations communes, si bien qu'à l'heure de prendre congé, il avait la conviction qu'on ne pourrait plus se passer de lui. Rudford lui-même, qui jusqu'alors s'était tenu sur ses gardes, avait été désarmé par sa bonne humeur intarissable et son enthousiasme communicatif. Aussi bien, tout en regardant sans les voir les couples de patineurs, il songeait *in petto* :

— Mon petit Dany, tu n'as pas mal travaillé.

Brusquement Micheline interpella Randal :

— Au fait, lui dit-elle, qu'êtes-vous donc devenu depuis huit jours ?

— Je vous l'ai dit ; j'étais à Berlin pour affaire.

— Voilà à quoi sert de connaître les langues.

— Oh ! ce n'est pas toujours très amusant, vous savez ; mais j'aurais mauvaise grâce à m'en plaindre, puisque sans cela je ne serais pas allé à Liège il y a dix jours.

— « Le beau voyage, ou l'ingénieur galant » fable ! plaisanta Dany.

— Fable ? Pas du tout ! rectifia malicieusement Micheline ; c'est tout ce qu'il y a de plus réel !

Tous les trois rirent franchement, se sentant vraiment en sympathie, et, jusqu'à l'heure du souper, les jeunes gens, que Rudford avait bientôt rejoint, devisèrent gaiement, s'égayant de tout et de tous, et sans arrière-pensées.

Le service par petites tables fut également très réussi. Tous les convives, membres du Club, se connaissaient ou presque. Micheline elle-même y avait rencontré quelques amies. John, pouvant à loisir s'entretenir de son sport favori, en oubliait d'être jaloux de Randal, lequel

placé près de la jeune fille, jouissait de ces heures trop rapides, qui lui procuraient l'illusion de son rêve réalisé.

Dès les premières mesures de l'orchestre, Micheline voulut prendre sa revanche, et ce fut Rudford qui eut l'honneur justifié de danser avec elle le premier « blues ». Aussitôt Jean alluma une cigarette et quitta la salle, cependant que Dany lui jetait au passage :

— T'en fais pas, notre tour viendra !

... Et il suivit d'un œil amusé la sortie de son camarade jaloux.

Deux danses se succédèrent, dont Certat fut favorisé, en l'absence de Randal, lequel ne reparut qu'aux premières mesures d'un tango à la mode. La jeune fille, qui l'avait vu partir, s'aperçut également de son retour et, comme il allait s'asseoir sans l'inviter, elle se trouva debout près de lui comme répondant à son invitation. Très heureusement surpris, Jean s'inclina puis, après un regard vers Rudford dont Dany retenait l'attention à l'aide d'une histoire de sport compliquée et interminable, il enlaça Micheline.

— Un tango ! dit celle-ci, la danse que je préfère !

Jean, trop ému, ne répondit pas. Tous les deux dansaient admirablement et s'en rendaient compte. La mélodie charmante allait s'achever sans qu'ils eussent prononcé un mot. Du coin de l'œil, la jeune fille observant Randal, lui dit souriante :

— Décidément, avec vous, on va de surprise en surprise !

— Comment cela ? questionna Jean, étonné d'une telle remarque.

— Je vous connais seulement depuis dix jours, et j'ai déjà découvert en vous l'homme d'affaires, le philanthrope, l'homme du monde, le polyglotte, voire même le danseur accompli !... Que découvrirai-je encore ?

D'une voix qui tremblait malgré lui, Jean, s'efforçant de sourire, répondit en la fixant intensivement :

— Mais peut-être... l'homme... tout simplement.

Un moment ils se regardèrent très troublés. Fort heureusement l'orchestre s'étaient tu, et les deux jeunes gens regagnèrent leurs places. Quand la musique reprit, la jeune fille s'élança de nouveau au bras de son fiancé, et jusqu'à l'heure du départ, elle ne dansa plus qu'avec lui.

Rudford, d'ailleurs, était très en verve.

— Notre ami Certat, dit-il, m'apprend que l'on pourra sans doute patiner demain au Bois, ce qui est assez rare. Si nous y allions tous les quatre?

— C'est entendu! trancha Micheline, évitant ainsi un refus possible. Arrangez cela, pendant que je vais me recoiffer un peu; Julien nous conduira.

Quand elle revint quelques instants plus tard, rendez-vous avait été pris pour le lendemain, dix heures, avenue Charles-Floquet.

— Et maintenant rentrons, conseilla la jeune fille. Il est tard et je suis fatiguée.

Au moment de sortir, Micheline s'exclama :

— Mon Dieu, j'ai laissé mon sac à la toilette.

— Je vais le chercher, dit John et je vous rejoins. Vous rentrez avec nous, messieurs? J'ai ma voiture et je vous reconduirai.

Vu l'heure tardive, les deux jeunes gens acceptèrent et sortirent tranquillement, encadrant Micheline.

— Oublier mon sac devient une habitude! dit celle-ci en riant.

L'employée avait en effet trouvé la pochette et la remit à Rudford qui, l'ayant généreusement remerciée, s'apprêtait à partir quand elle le rappela.

— Monsieur... Monsieur perd le bâton de rouge!

En effet, sans qu'il put se rendre compte comment cela s'était fait, le petit tube était tombé. Ne voulant pas ouvrir le sac, John le glissa dans sa poche et sortit précipitamment.

Déjà les trois amis étaient dans la voiture. Rudford remit à Micheline ce qui lui appartenait, le sac et le bâton de rouge, expliquant l'incident. La jeune fille sourit, le taquina un peu; puis il démarra.

Le lendemain matin, à l'heure dite, Jean était de nouveau dans le petit salon où, dix jours plus tôt, il entraît très ému pour la première fois. Il était seul, Dany, retenu au moment de partir, devant les rejoindre au Bois. Quant à Rudford, il n'était pas encore arrivé.

Au bout d'un instant, Micheline parut complètement habillée, mais se faisant les mains.

— Évidemment, dit-elle en souriant, vous êtes aussi un homme ponctuel!... Et Certat, qu'en avez-vous fait?

Jean excusa son ami, et Micheline ajouta :

— John vient de téléphoner... Il sera un peu en retard... naturellement... Aussi vous m'excuserez, n'est-ce pas?... J'achève ma toilette en vous tenant compagnie.

Tout en bavardant, la jeune fille allait et venait du petit salon à sa chambre à coucher. Sans qu'il en fut maître, Randal fut pris soudain d'une tentation folle. S'il essayait, malgré tout, de lui laisser entrevoir l'immense amour qu'il ressentait pour elle! Mais comment, au cours de ces allées et venues, entamer une conversation de cette importance? Profitant d'un moment de calme, durant lequel Micheline était venue s'asseoir près de lui, achevant de se faire les ongles, Jean, timidement, s'empara d'une main et la baisa dévotement. Micheline se mit à rire, puis reprit sa liberté; mais le petit jeu recommença plusieurs fois.

Mis en train par ces travaux d'approche, Randal se décida. Micheline était maintenant retournée dans sa chambre, à deux pas de lui, terminant son maquillage. Comme tous les amoureux timides, Jean, tête baissée, se jeta dans le sujet :

— Je vous aime, Micheline, je vous aime tant!

De la chambre, la voix de la jeune fille s'éleva indignée :

— Ça, par exemple, c'est trop fort !

Randal, surpris, s'était levé, mais n'osait aller vers elle.

— Je vous assure, Micheline, poursuivit-il, j'ai fait l'impossible pour vous oublier... Je suis honnête et loyal... et je vais partir...

— Ah ! le musle ! reprit la voix irritée.

Jean, affolé, perdait contenance. Au bout d'un instant, n'entendant plus rien, il fit quelques pas vers la chambre, quand la jeune fille en sortit bouleversée. Randal s'approcha, hésitant, mais celle-ci ne le repoussa point. Elle murmura seulement :

— Mon pauvre Jean, je suis très malheureuse !

Ce que l'ingénieur ignorait, c'est qu'il était totalement étranger au chagrin de Micheline. En réalité, elle ne l'avait pas écouté, mais, en voulant se servir de son bâton de rouge que Rudford lui avait remis la veille, elle venait de s'apercevoir que ce n'était pas le sien.

Randal, persuadé que son émotion avait pour cause son aveu malhabile, vint s'asseoir près du divan, sur lequel la jeune fille s'était laissée tomber.

— Pardonnez-moi, Micheline. Je me suis en effet conduit comme un maladroit. Comment ai-je pu oublier que vous n'êtes pas libre, et comment, le sachant, me suis-je laissé entraîner à vous avouer mon amour impossible. Je vous en prie, pardonnez-moi.

Pendant qu'il parlait, la jeune fille s'était un peu calmée et l'écoutait maintenant. Elle ne l'interrompit pas ; car, dans le désarroi où l'avait mise la découverte de ce qu'elle croyait être l'infidélité de John, les paroles de Randal tombaient, sans qu'il sans doutât, en terrain fertile. Se méprenant sur le véritable motif de son silence, il insista :

— Dites-moi, Micheline, que vous me pardonnez.

— Je n'ai rien à vous pardonner, répondit enfin la jeune

filles avec une grande douceur, pour la bonne raison que je n'ai rien entendu. Mon indignation n'allait pas vers vous, mon ami, mais vers... mon fiancé.

Devant l'air étonné de Jean, elle lui fit part de sa déconvenue. Sa voix tremblait légèrement, et on la sentait prête à pleurer :

— Comme vous l'aimez ! murmura tristement Randal.

Micheline se détourna regardant fixement l'ingénieur, comme si elle le découvrait. Elle resta quelques secondes sans parler, puis, lentement, elle laissa tomber ces mots :

— Je ne sais pas !...

Jean bondit, prêt à répondre, mais, entendant la voix de sa mère, Micheline se précipita dans sa chambre. Resté seul, Randal eut à peine le temps de se composer une attitude, et M^{me} Barsac entra.

— Comment, vous êtes seul ? dit-elle.

Ce fut Micheline qui répondit :

— Mais non, petite mère, je suis là... et voici John, ajouta-t-elle, en entendant le timbre de la porte d'entrée.

En effet, Rudford entra tout effaré, s'excusant de son retard.

— John ! appela Micheline, venez un peu ici...

L'Américain se dirigea vers la chambre de sa fiancée, pendant que M^{me} Barsac, qui n'avait point remarqué le trouble de Jean, s'exclamait :

— Ah ! ces amoureux !

Et elle s'assit près de lui qui cherchait, sans le trouver, un prétexte pour s'en aller.

Or, dans sa chambre Micheline, sans mot dire, montrait à Rudford le bâton de rouge. Celui-ci se demandait où elle voulait en venir.

— A qui donc appartient ceci ? dit-elle enfin.

John avait compris. Son trouble, bien qu'imperceptible,

n'échappapoint à la jeune fille. Mais se ressaisissant promptement :

— Ce n'est donc pas le vôtre ? demanda-t-il, de l'air le plus innocent du monde.

— Vous l'avez dit ! trancha Micheline, mais avouez que c'est une coïncidence bizarre : le même tube, identiquement. Vous devez vous souvenir ? C'est vous qui me l'aviez offert. Mais ce n'est pas le même rouge, et mon initiale à moi est un M et non un G !

Rudford semblait absorbé dans l'examen du tube. Enfin relevant la tête, il dit de sa voix prenante :

— Oh ! *darling* ! ce ne peut être que l'employée du Palais de Glace qui s'est trompée hier : c'est elle-même qui m'a remis le bâton de rouge. J'irai tout à l'heure et je m'en expliquerai.

Puis prenant Micheline dans ses bras, il ajouta câlin :

— Line chérie, vos soupçons me froissent, car ils sont injustifiés... Je n'aurais pas cru cela ; non vraiment.

De nouveau le charme avait opéré. Cependant la jeune fille eut un regard vers la porte, pensant à Randal. Elle se dégagea, puis, avançant son fiancé, elle rentra dans le petit salon où Jean écoutait distraitemment ce que lui disait M^{me} Barsac. Du premier coup d'œil, celui-ci avait compris que Micheline s'était reprise.

— Je suis vraiment très étourdi, dit-il gêné. J'allais oublier un rendez-vous urgent. Je suis désolé d'être dans l'obligation de vous quitter. Certat vous rejoindra au lac.

La jeune fille, fixée sur le motif de son départ, n'insista pas.

Quant à Rudford, dès que celle-ci eut quitté la chambre, il examina le tube de rouge, puis, rapidement, fouillant dans sa poche, il en retira un autre absolument semblable, hormis l'initiale. C'était celui de Micheline. Il eut un sourire indéfinissable ; puis, de l'air le plus rassuré qui soit,

il revint à son tour dans le petit salon, à l'instant où Randal s'apprêtait à partir. Les trois jeunes gens prirent congé de M^{me} Barsac.

Dans la rue, Jean se déroba aux sollicitations trop polies de l'Américain, quitta les fiancés. En regardant leur auto s'éloigner, il se souvint de son premier retour chez lui, dix jours plus tôt. Ce jour-là, le sourire de Micheline l'avait accompagné jusqu'à sa porte et, depuis, ne l'avait plus guère quitté. Or, le charmant sourire était encore là, près de lui, mais ce n'était plus le même. Pourtant, Randal avait l'impression très nette qu'il l'enveloppait encore de son fluide ; mais c'était un triste sourire, qui cherchait à poindre dans un pauvre visage bouleversé, cependant que la voix si chère laissait tomber quatre petits mots, quatre mots minuscules :

— Je ne sais pas !

CHAPITRE VIII

Toute la journée, Randal erra seul à travers Paris, se jugeant incapable pour l'instant de se retrouver en face de Certat. En quittant l'avenue Charles-Floquet, il s'en était allé flâner dans les jardins du Champ de Mars, où, profitant des quelques pâles rayons de soleil de cette froide matinée d'hiver, une foule d'enfants, soigneusement emmitoufflés, étaient venus s'ébattre. Longtemps il s'attarda, prenant plaisir à contempler leurs jeux innocents et sans soucis, et ce ne fut que très tard qu'il songea au déjeuner.

Il entra dans un restaurant quelconque de l'avenue de la Bourdonnais, puis, pour tuer le temps et faire si possible échec à ses pensées, il alla s'enfermer, vers le milieu de l'après-midi, dans un cinéma du quartier de l'Étoile. Les images se succédaient sur l'écran, sans qu'il parvînt à s'y intéresser. La musique elle-même semblait un leitmotiv à son obsession, modulant à son oreille les quatre derniers mots que Micheline Barsac avait prononcés, ces quatre mots imprécis et magnétiques : « Je ne sais pas ! » Que n'eût-il pas donné, pour être aussi incertain de ses propres sentiments !

Le film, éternelle histoire d'amour, mièvre et insipide, ne fit qu'augmenter son désarroi ; aussi, sans attendre la fin du spectacle, il quitta la salle. Il était déjà cinq heures. Que devait penser Dany de sa disparition ?

— Après tout, se dit-il, si j'allais le rejoindre; il doit être à la Rotonde, comme chaque soir, avec Giblin.

Sa résolution fut prise. Hêlant un taxi, il se fit conduire à Montparnasse. Quand il entra dans la brasserie, elle regorgeait de consommateurs, ainsi que chaque dimanche à pareille heure. C'était toujours la même clientèle, bizarre, hétéroclite, de rapins, d'étudiants, d'artistes de toutes sortes, tous les dialectes et toutes les races de l'univers semblaient s'être donné rendez-vous dans cette moderne Tour de Babel.

Sans hésitation, Randal gagna le premier étage où, une fois seulement, il avait accompagné son ami. Certat s'y trouvait en effet, dans un coin retiré, et semblait en grande conversation avec Jacques Giblin.

Dès que Dany l'aperçut, sa figure s'éclaira, car sa disparition prolongée n'avait pas été sans l'inquiéter. En effet, lorsque Micheline, en le rejoignant au Bois, lui avait appris la décision subite de Jean de se rendre à un rendez-vous promis et oublié, Certat avait tout de suite compris le véritable motif de cette défection. De plus, son absence au restaurant où ils avaient accoutumé de prendre leurs repas en commun, avait encore renforcé son opinion. Mais que s'était-il passé? Où était-il allé? Qu'était-il devenu?

Or Certat connaissait trop son ami pour ne point s'apercevoir au premier coup d'œil qu'il était en proie à un profond souci. Mais l'heure n'était pas aux confidences :

— Eh! bien, vieux, dit-il gaiement, tu n'es donc pas perdu? Un peu de plus, et j'avisais la police!

Sans répondre, Randal serra la main de Giblin et celle de Dany, prit une chaise et s'assit. Sur la table, des papiers épars faisaient sans nul doute l'objet de la conversation.

— Tiens! dit Certat à brûle-pourpoint, toi qui aimes les problèmes compliqués, amuse-toi donc avec celui-ci que nous venons de résoudre, non sans mal; j'ai idée que cela t'enlèvera tes idées noires.

Nonchalamment, Jean prit les papiers que lui tendait Dany et demanda, sans le regarder :

— Toujours l'histoire du copain ?

Certat et Giblin échangèrent un regard amusé.

— Toujours, répondit Dany.

Mais déjà Jean lisait. Dès les premières lignes, il s'interrompit dans sa lecture et regarda ses amis, laissant paraître sur son visage le plus vif étonnement.

— Continuez, dit Giblin, continuez ! Vous n'avez rien vu ?

Et Randal continua. Sans lever les yeux, sans faire la moindre réflexion, il prit connaissance jusqu'au bout de l'invraisemblable document. Les deux jeunes gens se gardèrent bien d'intervenir, se bornant à constater l'effet produit.

D'abord, ce ne fut que de la surprise poussée à son paroxysme, puis de la stupeur, qui se transforma bientôt en une violente indignation. Enfin ce fut de la colère, tout simplement ; de la colère non dissimulée, et c'était là une chose que l'on n'avait jamais vue : Randal en colère ! D'un coup de poing, il martela la table, un coup de poing qui mit en péril l'équilibre des consommations, et troubla la quiétude des consommateurs environnants.

— *What is the matter with him ?* hurla-t-il. Laisser faire ça, jamais !... *Aoh ! the rascal !*

Entremêlant anglais et français, il donna libre cours à sa fureur, rendue plus terrible encore par l'extrême tension de ses nerfs, toujours sous le coup des événements de la matinée. Giblin, à plusieurs reprises, voulut essayer de le calmer ; mais Dany, maître de lui, l'en empêcha. Il sentait que cet orage serait salutaire à son ami. En effet, peu à peu, celui-ci parvint à se dominer. Ses mains et sa voix tremblaient encore. Mais il lisait et relisait le dossier, le commentant, posant des questions précises auxquelles Certat et Giblin répondaient avec force détails.

— Je te l'avais bien dit, affirma Dany, en posant

affectueusement la main sur le bras de Randal; tu avais bien tort de te désintéresser de nos projets; et tu avoueras que, depuis le jour où je t'ai présenté Jacques, nous avons fait, lui et moi, de « la bien belle ouvrage », comme dirait ma concierge.

— Je ne le nie pas; mais... maintenant... que comptez-vous faire?

— Eh! bien, écoute... Ensuite tu nous donneras ton avis.

Jusqu'à l'heure du dîner, les trois jeunes gens tinrent conseil, et Randal était tellement conquis par le débat, que l'on aurait pu croire qu'il avait complètement oublié ses soucis du matin.

Quand Giblin les eut quittés, et qu'ils se retrouvèrent seuls au restaurant, Dany ne questionna point son ami. L'actualité, ainsi que leurs préoccupations professionnelles, fournirent les éléments de leur conversation. Ils semblaient vouloir éviter le sujet qui, bien qu'à des titres différents, les intéressait tous les deux. Ce fut Randal qui, malgré lui, aborda la question.

— Alors, tu as bien patiné sur le lac?

— Très! répondit Certat. Micheline patine comme elle danse, c'est-à-dire...

— Admirablement, acheva Jean sèchement.

— Quant à Rudford, mon vieux, il est tout simplement épatant! Il s'est montré étourdissant. On s'arrêtait de patiner pour l'admirer.

— Ah! fit Randal.

Un silence... Puis, venant à son idée fixe, il ajouta :

— Alors, en somme, tu as eu tout le temps de flirter avec Micheline?

— Je pense bien, répondit Dany sans sourciller. Nous avons fait merveille.

— Mes compliments, railla Jean.

Mais Certat ne releva point le sarcasme.

— A propos, dit-il, je suis chargé de t'inviter pour le bridge Santeuil de mardi prochain. Mais, au fait, c'est la veille du jour de l'an.

— Je n'irai pas, coupa froidement Randal.

Et pour éluder la question qu'il pressentait, il demanda :

— Qu'as-tu fait aujourd'hui ?

— Moi ? ... J'ai fait du sentiment.

— Ne blague donc pas toujours !

— Mais je ne blague pas, répondit Dany très sérieusement. Je suis resté avec nos amis jusqu'à une heure. Nous avons pris le porto au Pavillon Chinois, et ils m'ont ramené au restaurant, ici-même, où je croyais te retrouver. A tout hasard, après déjeuner, je suis passé par la maison ; tu n'étais pas là. Seul, avec mes pensées, j'ai pu alors tout à loisir éprouver le vide que me laisserait ton départ...

Randal, ému, lui prit la main.

— Et nos promesses, dit-il ? C'est là toute la confiance que tu as en moi ?... Elle est belle ton amitié !

Un moment ils prolongèrent leur étreinte, puis, brusquement, Certat demanda :

— Et toi ?... Qu'as-tu fait ?

Un haussement d'épaules, et Jean murmura :

— Ma foi... je ne sais pas !

Mais le fait d'avoir prononcé lui-même les quatre mots qui depuis le matin le hantaient, le tira de sa torpeur, comme s'ils avaient rompu le charme magique. Il se leva, prit son pardessus et dit :

— Rentrons ; en route, je te raconterai.

Cependant qu'ils regagnaient sans hâte leur appartement, Jean, sans omettre un détail, fit le récit de son entrevue matinale.

Dany, anxieux, l'écouta sans l'interrompre. Lorsqu'il eut terminé, il demanda :

— Mais alors ?...

— Je sais ce que tu penses, mais impossible,... tu entends, impossible... Je ne suis pas assez sûr... Comprends-tu ?

— Et... que vas-tu faire ?

— Mon devoir d'abord... tu sais en quoi il consiste...

— Mais elle, insista Dany, elle !... Qu'en fais-tu dans tout cela ?

Randal ne répondit pas. Ils étaient arrivés maintenant devant leur immeuble. En silence, ils montèrent. Ce ne fut que lorsque la porte fut refermée, que Randal acheva sa pensée.

— Quand je songe que je devais prendre à Liège le train suivant !...

Pendant les jours qui suivirent, Jean s'absorba dans les préparatifs de son prochain départ. Chaque soir, il accompagnait Dany à la Rotonde, où tous deux retrouvaient leur ami Giblin.

Ainsi qu'il en avait décidé, Randal n'alla point ce mardi-là au bridge hebdomadaire du docteur Santeuil. Le lendemain, il n'accompagna point non plus Certat, avenue Charles-Floquet, dans sa visite de jour de l'an, se contentant de déposer sa carte.

Quatre jours s'écoulèrent ainsi. Le dimanche suivant, le courrier apporta aux deux amis une invitation personnelle à la réception qui serait donnée par M^{me} Barsac, le jeudi 16 janvier, à l'occasion du mariage de sa fille. Son carton à la main, Dany entra chez Jean, qu'il trouva tranquillement en train de s'habiller. Il aurait pu croire qu'il n'en avait point reçu, si, bien en évidence, il n'avait aperçu le papier sur son bureau.

— Alors, dit-il, tu viendras, je pense ?

— Non, répondit Randal sans se retourner... Du reste, d'ici-là !...

Dany garda le silence. Jean poursuivit :

— J'irai mardi chez le docteur, puisque tu m'affirmes

qu'elle n'y sera pas. J'en profiterai pour préparer la scène finale de ce roman.

— Comme il te plaira, acquiesça Dany qui sembla tout à coup désireux de terminer la conversation.

Le mardi arriva. Le docteur Santeuil habitait boulevard de La Tour-Maubourg un élégant entresol. Il vivait là, servi par un vieux ménage, et, chaque mardi, il aimait à tenir maison ouverte, en garçon. La réunion, quelque nombreuse qu'elle fût, gardait toujours le même caractère d'intimité. On y rencontrait des collègues du praticien, rarement leurs femmes. Plutôt des hommes, célibataires ou veufs comme lui. Ce mardi-là, deux tables de bridge seulement étaient occupées. L'élément féminin n'avait pas de représentant. Le docteur, en répartissant les joueurs, les avait gaiement prévenus :

— Ce soir, avait-il dit, le beau sexe nous boude ; ma nièce elle-même a déclaré forfait : elle dîne en ville et s'est excusée.

— C'est que, maintenant, à douze jours du grand événement, elle n'a guère le temps de songer au bridge, dit un des joueurs.

— Treize ! rectifia le docteur. Elle se marie de lundi en huit.

La partie commença. Or il était d'usage, en pénétrant dans ce temple du bridge, de déposer à la porte les petits embêtements de l'existence et les tintouins professionnels. On venait pour jouer au plus noble des jeux, et l'on y jouait avec dilettantisme. Aussi Randal, bien qu'il perdît avec conscience et bonne humeur, était-il heureux d'être là. Dans le cabinet de consultation, voisin du petit salon, un bar était dressé, où chantait agréablement toute la gamme des plus fines liqueurs, et où le praticien, entre chaque partie, entraînait les joueurs.

La soirée s'écoulait très gaie. Or, minuit venait de sonner, quand, introduits par le valet de chambre, Miche-

line enveloppée d'un splendide manteau de vison et John Rudford, également en tenue de soirée, firent leur entrée. Tous deux furent accueillis avec enthousiasme par le maître du logis et par ses invités.

Dany qui ne jouait pas à ce moment-là, et se trouvait près de la porte d'entrée, s'écria :

— Comment, vous, à cette heure ? Je croyais que vous ne deviez pas venir.

Micheline, qui déjà avait aperçu Randal, répondit moqueuse :

— Et l'attraction sympathique, mon cher, qu'en faites-vous donc ? Je vous savais ici ; j'ai été entraînée malgré moi, voilà tout !

— C'est exact, dit Rudford en riant... Toutes mes félicitations !

Cette réplique mit Dany en joie. S'inclinant profondément sur la petite main tendue, il murmura en souriant :

— Très flatté, vraiment,... très flatté !

Micheline avançait maintenant dans le salon, saluant chacun. D'un geste gracieux, elle se débarrassa de son manteau de fourrure, que Rudford confia au valet de chambre. Elle apparut éblouissante. Les deux fiancés revenaient en effet d'un dîner, et la jeune fille avait revêtu pour la circonstance une ravissante robe du soir rose pâle, sur laquelle était gracieusement jeté un petit boléro de velours noir à manches courtes. Un murmure très flatteur accueillit la petite reine. Seul Randal, après un coup d'œil vers Micheline, sembla repris par le jeu. Tout en serrant des mains, la jeune fille disait à Dany qui l'accompagnait :

— Je serais navrée de vous déranger, mon ami ; continuez votre partie.

— Je suis « mort », répondit gravement Certat.

— Oh ! le veinard ! jeta Micheline d'un air singulier.

Cette boutade fit lever toutes les têtes.

— Ehl bien, toi au moins, dit le docteur, le mariage te donne des idées gaies !

Commentant la phrase, un des joueurs, collègue du docteur et vieil ami de Micheline, la prit par le bras et l'entraînant, lui dit :

— Ce n'est pas le mariage, voyez-vous !... mais le regret du régime sec ! Venez un peu au bar avec moi ; cela vous changera les idées.

Et Micheline le suivit en riant, pendant que, complaisamment, Dany cédait sa place à Rudford, qui, de ce fait, devint le partenaire de Randal.

A part la poignée de main hâtive donnée à la jeune fille, ce dernier n'avait plus l'air de l'apercevoir. Le jeu semblait l'absorber complètement. Or, Dany avait rejoint Micheline et son échanton dans le cabinet de consultation, voulant faire à la jeune fille les honneurs d'un cocktail de sa création. Pendant qu'il se livrait à cette chimie compliquée, Micheline avisa le phono et, tout en causant, mit un disque.

— Bravo ! cria le docteur du salon voisin. Un peu de musique..., cela va me porter veine.

Dany, toujours à l'affût des bonnes occasions, interrompit son travail de barman et il entraîna la jeune fille dans un blues lent. Celle-ci était exhubérante, contrairement à son habitude, et Certat, observateur, se rendait compte que, tout en dansant, elle ne perdait pas de vue Randal.

Le phonographe s'était tu. Jean, qui à ce moment ne jouait plus, s'était levé et se tenait debout près de la table à jeu, à quelques pas de Micheline. Hâtivement celle-ci remit un disque, un tango argentin. Aux premières mesures, Randal, se détournant tout d'une pièce, la regarda, la contempla plutôt, mais ne bougea point.

De sa place, Micheline lui dit :

— Si cet air-là ne vous plaît pas, on peut en changer, vous savez !

Randal ne répondit rien, mais comme attiré malgré lui, il vint vers elle et, sans mot dire, il l'entraîna.

Maintenant ils étaient seuls dans le cabinet du docteur. Comme Jean continuait à garder le silence, la jeune fille lui dit moqueuse :

— Vous êtes muet, peut-être ?

— Vous oubliez que je suis « mort » à mon tour, répondit-il en souriant. Depuis quand les morts parlent-ils ?

— Stupide boy ! riposta Micheline.

Durant quelques mesures, ils gardèrent de nouveau le silence. Subitement, obligeant Randal à la regarder, elle lui dit très sérieusement :

— Je vous attendrai demain à quatre heures à la maison.

Jean interloqué voulut protester :

— Impossible... l'usine...

— Inutile, poursuivit nerveusement Micheline. Je sais que vous n'y allez plus régulièrement... puisque vous partez... Non, ne dites rien... Ecoutez-moi. Je ne suis venue ce soir que pour vous parler. Dans quelques jours, nous serons sans doute séparés pour la vie, et je ne veux pas... vous entendez, je ne veux pas que vous partiez avant que je vous aie donné l'explication honnête et loyale de mes paroles de l'autre jour... Jean, sur l'honneur, jurez-moi que vous viendrez !

La phrase musicale, langoureuse et troublante, s'évanouit dans un suprême accord. Leur solitude et le demi-silence, que ponctuaient par intermittence les surenchères des joueurs, furent pour les arguments de Micheline le meilleur appoint. Jean, vaincu cette fois encore, ne put que murmurer :

— Je viendrai.

CHAPITRE IX

Sur la dernière mesure de l'admirable sonate de Beethoven en fa mineur, sonate dite « *Appassionata* », œuvre si profondément humaine, Micheline Barsac ferma la partition. Sa sensibilité naturelle puisait dans ces pages merveilleuses la manne sans cesse renouvelée, et l'émotion intense qui s'en dégage trouvait en son âme expansive un terrain particulièrement fertile.

Le recueil fermé, ses yeux se portèrent machinalement sur le très beau solitaire qu'elle portait au doigt. Elle demeura songeuse, se leva, fit quelques pas au travers de l'immense salon, comme pour se délivrer d'une pensée obsédante, puis, sur un haussement d'épaules, revint s'asseoir à son piano, et se mit à jouer, comme un buveur se met à boire, les pires folies du jazz. Le beau lévrier d'Italie, dont la musique de Beethoven avait bercé les rêves, aboya tant qu'il put aux rythmes épileptiques, comme s'il voulait y adjoindre ses discordances, si bien que la jeune fille, surprise de ce bruyant renfort orchestral, oublia ses soucis et rit aux éclats.

— Stop, s'écria-t-elle, tu ne chantes pas en mesure !

L'animal, pour bien prouver qu'il n'en avait aucune, mit d'un bond ses deux pattes sur les épaules de sa jeune maîtresse, et, d'un magistral coup de langue, lui montra son admiration.

Mais ce ne fut là qu'une courte diversion. Micheline,

nerveusement, ferma l'instrument, et jetant un coup d'œil sur la montre miniature qu'elle portait au poignet :

— Trois heures et demie, murmura-t-elle. Encore une demi-heure !

Traversant le petit salon, elle s'assura que tout y était comme elle le désirait et gagna sa chambre. Là, elle se campa un instant devant une glace murale, et l'image que celle-ci lui renvoya parut la satisfaire. Elle portait ce jour-là une robe de velours noir toute simple, rehaussée de blanc, qui lui donnait une allure extraordinairement jeune. Elle sourit au miroir ; puis ses yeux vinrent se poser de nouveau sur le splendide anneau, témoin de ses fiançailles. D'un coup sec elle l'enleva et le laissa glisser dans une coupe de jade.

Elle arrangea sa chevelure, geste si harmonieusement féminin, donna un dernier coup d'œil à l'ensemble de sa toilette, puis, finalement, s'assit dans une confortable bergère et laissa sa pensée voyager. Vainement elle essayait de lutter contre l'émotion qui grandissait en elle de minute en minute, au fur et à mesure que l'heure approchait.

Elle ne se reconnaissait plus.

Était-ce bien elle, Micheline Barsac qui, après avoir pris soin d'éloigner sa mère pour quelques longues visites, allait, douze jours avant son mariage, accomplir un acte aussi audacieux ? Sa pensée allait maintenant vers John, et ceci encore augmenta son inquiétude. Qu'arriverait-il en effet si, contrairement à ses projets de n'être là que pour le dîner, il décidait de venir à l'heure actuelle ?

Ces réflexions la tourmentaient au plus haut point, mais elle ne regrettait rien. Depuis quelques semaines, elle s'était accoutumée à regarder les événements en face, et tout ce qui s'était passé depuis son retour de Liège avait été par elle, et à l'insu de tous, scrupuleusement étudié.

Aujourd'hui, l'heure était venue de s'en expliquer fran-

chement. Absorbée dans sa méditation, elle n'entendit pas le timbre de la porte d'entrée, et la voix de la camériste la fit sursauter :

— M. Randal attend mademoiselle.

Jean était là en effet, dans le petit salon, et tournant le dos à la porte de sa chambre. Ses regards se posaient sur le décor intime qui avait été, quelques jours plus tôt, l'impassible témoin de son inconcevable audace.

Micheline fut près de lui sans qu'il l'ait entendue.

— Bonjour, dit-elle simplement en tendant la main.

Comme pris en défaut, Randal se retourna brusquement et se sentit rougir. Très ému, il prit la petite main offerte et l'étreignit longuement. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il ne fut plus maître de son émotion. Il s'efforçait de sourire en regardant la jeune fille si naturellement jolie, dont le charmant visage portait lui aussi la trace d'un trouble indiscutable, qu'elle ne cherchait point, semblait-il, à dissimuler. Elle s'y efforçait si peu, que Jean, anxieux, ne put que s'en apercevoir. Aussi, pour donner le change, il dit gaiement :

— Qu'y a-t-il, Micheline ? Est-ce l'approche du grand jour qui vous rend si soucieuse ?

— Exactement, Jean.

Et prenant place sur le divan, de la main, elle lui désigna un fauteuil près d'elle.

Jean sentait nettement qu'il se passait quelque chose d'insolite, et il brûlait du désir de savoir la vérité, la redoutant tout à la fois. Il aurait voulu détourner la conversation, comprenant que l'heure qui allait sonner serait décisive. Mais Micheline le pressentant continua très vite :

— Et mon souci est même de telle sorte, que j'ai décidé de vous en faire part... Voilà pourquoi vous êtes ici.

Jean, toujours debout, la regardait sans oser comprendre, lui prenant doucement la main :

— Asseyez-vous, dit-elle, et ne me regardez pas ainsi ; vous m'intimidez.

Randal, près d'elle maintenant, souriait tristement. Et Micheline, qui avait gardé sa main dans la sienne, laissa tomber, comme pour se libérer d'un fardeau trop lourd, l'aveu que ses lèvres étaient impuissantes à retenir :

— Je vous aime, Jean !... Puis-je loyalement dans ces conditions en épouser un autre ?

Son secret avoué, la jeune fille sembla soulagée ; mais ses nerfs trop tendus étant à bout de résistance, elle fondit en larmes. Quant à Randal, il ressentait tout à la fois une telle joie et un tel émoi, qu'aucun mot ne sortit de ses lèvres. Depuis un mois, trop rapidement écoulé, lui aussi avait pu disséquer ses sentiments. Il se rendait parfaitement compte qu'impuissant à les maîtriser, il avait été dominé, subjugué par eux. Certes, il voyait clair aujourd'hui, mais, tandis que Micheline se grisait d'espoir, lui n'avait envisagé jusqu'alors qu'une solution honorable : la séparation brutale et désespérée. Le mal était trop profond, il fallait le bistouri. Aussi le voile soulevé brusquement sur ce bonheur dont il rêvait et qu'il considérait comme inaccessible, le trouvait désemparé, incapable de mesurer l'étendue de son paradis, hier perdu et maintenant retrouvé.

Cependant Micheline interprétait différemment son silence. A travers ses larmes, elle murmura :

— Mon aveu vient trop tard... Vous vous êtes repris !

Jean devint très pâle. Posant comme une caresse la main sur la tête de celle qu'il aimait plus que tout au monde, il répondit :

— Ah ! Micheline, si vous pouviez savoir par quelles angoisses, par quelles alternatives d'enthousiasme et de découragement je suis passé, depuis que je vous ai vue pour la première fois, vous comprendriez combien je suis heureux !

Il eût souhaité en cette minute lui jeter en gerbe les mots, tous les mots d'amour les plus tendres et les plus enivrants ; il dit seulement :

— Je vous aime, Micheline ! Dieu m'est témoin que je vous adore, mais épouse-t-on un simple ingénieur, quand on peut épouser un Rudford ?

La réponse surgit, cassante :

— Ah ! oui ! ses millions ! belle affaire !

Et, très tendrement, Micheline ajouta :

— N'avez-vous pas d'autres richesses plus... personnelles et cent fois plus précieuses que l'argent ?

Randal insinua doucement :

— Mais... Rudford, peut-être, lui aussi...

— Certes John n'est point sans valeur, je ne le conteste pas. C'est un garçon très intelligent, bien élevé, plein de charme. Ce sont là des qualités appréciables chez un camarade, mais insuffisantes pour un mari. Il lui manque ce je ne sais quoi d'indéfinissable, ce quelque chose que je n'ai vraiment compris que le jour où je vous ai rencontré. John m'aime-t-il vraiment ? J'en doute quelquefois. En ce qui me concerne, tout en lui m'échappe ; je ne le connais pas.

— Pourtant vous l'aviez choisi...

— L'ai-je réellement choisi ? Longtemps j'ai hésité, et cela pour les raisons que je viens de vous donner. Mais un jour il a eu raison de mon indécision par le seul appât d'un geste, un geste charitable qu'il n'a plus jamais renouvelé. Quand il est près de moi, je suis conquise, je crois l'aimer, dès qu'il m'a quittée, je ne pense qu'à vous.

Radieux, Randal prit dans la sienne la petite main qui tremblait légèrement, cherchant instinctivement des yeux l'anneau des accordeilles. Constatant qu'il n'était plus là, il eut vers la jeune fille un regard ému, puis posa religieusement ses lèvres à la place du bijou absent.

— Moi aussi, dit-il, je ne pense qu'à vous ; Micheline,

les paroles que, malgré moi, j'ai prononcées l'autre dimanche, j'aurais pu vous les dire le jour où, pour la première fois, je suis entré ici.

— Vraiment, reprit celle-ci, si comme on le dit l'amour est un fluide, j'en avais, moi aussi, à ce moment-là, ressenti les effluves; la preuve en est dans l'oubli du petit sac qui vous mena vers moi. Comment, en effet, si je n'avais été troublée, aurais-je pu laisser dans le compartiment, par inadvertance, un collier de six cent mille francs?

— Vous dites ? s'exclama Jean stupéfait

— Comment !... vous ignoriez donc ?

— Certes, répondit Randal en souriant, je n'ai pas songé à l'ouvrir ! Il vous appartenait et, de plus, il me fournissait une occasion inespérée de vous connaître. Peu m'importait le contenu !

Micheline dévisagea l'ingénieur, comme si elle le découvrait à nouveau. Se souvenant du soupçon qui, un très court moment, l'effleura et qui avait eu pour cause la disparition des quatre perles fines, elle rougit, puis remarqua :

— En me confiant son précieux bijou, tante Marthe ne prévoyait certes pas les événements qui en découleraient ! Coquette un peu, elle ajouta souriante :

— En somme, vous auriez peut-être été plus sage en le laissant où il était !

Jean l'attira contre lui, et murmura très ému :

— Que vous êtes mééhante !

— Vous m'aimez donc... vraiment ?

Randal ne répondit pas. L'entourant de ses bras, il posa sur les yeux encore humides le plus chaste des baisers.

Et ce fut, blottie contre sa poitrine, ainsi qu'elle l'avait si souvent rêvé, qu'elle écouta les mots d'amour.

— Il me paraît, disait Jean tout bas à son oreille, qu'il y a si longtemps que j'attends cette seconde merveilleuse. Si longtemps que je vous aime comme un fou !... N'est-ce pas folle en effet ?

Micheline se dégagea doucement.

— Je ne sais si c'est folie ou non, dit-elle ; mais ce qui est certain, c'est que si vous me quittiez maintenant, je crois que j'en mourrais.

— Vous quitter, s'exclama Jean en s'agenouillant près d'elle. Ah ! Micheline, je le désirais il y a une heure encore, maintenant je ne le pourrais plus.

Un léger bruit dans une pièce voisine fit qu'ils se séparèrent brusquement. Craignant une indiscretion des domestiques, la jeune fille ouvrit la porte donnant sur le grand salon. Il n'y avait personne dans la pièce. Personne non plus dans le hall. Un coup d'œil vers sa chambre restée ouverte la rassura complètement. Revenant vers Randal, elle lui dit :

— Maintenant, il faut partir. Je ne veux pas que mère vous trouve ici. Je vais tout lui expliquer. Allez, Jean, je vous téléphonerai demain dans la matinée.

— Oh ! chérie... pourquoi pas ce soir ?

— Je ne puis brusquer les choses. Maman est malade, vous le savez. Pour elle une émotion violente pourrait avoir des conséquences très graves. Aussi dois-je prendre beaucoup de précautions. A vrai dire, c'est la seule chose qui me préoccupe.

— Mais... Rudford ?

— John vient dîner ce soir. J'aurai avec lui l'explication inévitable.

— Mais, répliqua Randal subitement inquiet, vous ne craignez pas que...

— Je ne crains rien, ni personne. Je vous aime et cela suffit. Ayez confiance.

Les jeunes gens étaient maintenant dans l'antichambre.

Ils étaient visiblement émus l'un et l'autre, comme si malgré leurs serments, ils allaient se quitter pour ne plus se revoir. Jean dévorait Micheline des yeux. Malgré son immense bonheur, il était triste. Lui qui, depuis un mois,

avait eu le courage de fuir cette enfant qu'il adorait, il n'avait pas celui de s'en séparer pour quelques heures.

Micheline devinait ses pensées. En le reconduisant, elle se souvint du premier soir, de ce premier contact qu'ils évoquaient tout à l'heure. Comme aujourd'hui, elle l'avait accompagné jusqu'à la porte. Aussi bien, rééditant la scène, elle le fit passer, sans qu'il y prit garde, près du trumeau Louis XV, devant lequel ils s'étaient jadis arrêtés. L'obligeant à faire face au miroir, elle lui dit malicieusement :

— Je suis désolée, cher monsieur ; vous voilà mon mari... malgré vous !

Sur le même ton, Randal répondit :

— Un mari de « hasard », en somme.

Et Micheline, très sententieusement, lui resservant sa maxime, continua.

— Dans tout hasard, monsieur, il y a une grande part de fatalité et... je suis très fataliste !

Tous deux se souriaient dans la glace.

— Oui, mon amour, dit Jean l'attirant à lui, vous êtes vraiment la femme du destin... la femme que j'adore.

Ponctuant d'un ultime baiser son affirmation, il se dégagea à regret et sortit précipitamment. Micheline, la porte refermée, soupira et murmura dans un élan de gratitude infinie :

— Merci, mon Dieu ! Je suis heureuse... trop heureuse !

Puis elle revint au petit salon. Elle s'assit un instant sur le divan, revivant les minutes inoubliables qui venaient de s'écouler. Elle se remémorait les mots graves et définitifs qui avaient été prononcés, avec, devant les yeux, le visage de Jean, d'abord anxieux, puis débordant de joie.

Mais elle songeait aussi au chemin escarpé qui lui restait à parcourir.

Le tintement de la pendule lui fit regarder l'heure.

— Cinq heures et demie, dit-elle. Déjà ! et mère qui va rentrer !

Rapidement elle passa dans sa chambre et fit la lumière. La porte de la salle de bain était entr'ouverte. Sur le pont d'y pénétrer, elle poussa un cri. Sur la dalle, en travers de la porte, M^{me} Barsac était étendue, ne donnant plus signe de vie.

CHAPITRE X

Une heure plus tard, M^{me} Barsac, ranimée après de longs efforts, reposait calme, veillée par Micheline et le docteur Santeuil. L'alerte avait été chaude. Le praticien, n'en laissant rien paraître, n'avait point été sans ressentir une extrême inquiétude, vu la durée anormale de l'évanouissement. Il en déduisait que, pour le provoquer, il avait fallu une cause également exceptionnelle, une émotion d'une violence rare.

C'est qu'il n'ignorait pas le grave état de la malade, état qu'il s'était abstenu de révéler à sa nièce. Le cœur flanchait, comme l'on dit, et le moindre petit grain de sable pouvait à l'improviste enrayer la machine. Cependant qu'il prodiguait à sa sœur des soins attentifs, guettant un souffle de vie, il cherchait vainement la raison de ce bouleversement.

Lorsqu'il était arrivé en hâte, appelé d'urgence par Micheline, il s'était informé dès le seuil près de la femme de chambre, et il avait été frappé par l'air embarrassé de Marie-Louise. Celle-ci, qui depuis de longues années servait M^{me} Barsac, était au courant de bien des choses, et en devinait beaucoup d'autres.

— Madame, avait répondu la servante, a dû rentrer à l'improviste, car je n'ai rien entendu.

Et maintenant que la malade, revenue enfin à la vie, s'était endormie, le praticien observait sa nièce effondrée

dans un fauteuil, et dont les larmes ne tarissaient pas.

— Micheline, songeait-il en épiant son visage ravagé, Micheline doit savoir ; cela est certain. Évidemment, elle se rend compte que sa mère est très gravement atteinte, mais il y a autre chose. Son état de nervosité, son agitation excessive, tout ceci n'est pas naturel. Quelle est donc la raison de cet immense chagrin ? Sûrement elle seule possède la clef de l'énigme.

Le docteur voulut en avoir le cœur net. Ayant sonné la femme de chambre, il ordonna :

— Marie-Louise, veuillez rester quelques instants près de Madame. En cas d'alarme, je suis dans le petit salon.

Et il sortit de la chambre avec sa nièce. Dès qu'ils furent seuls, celle-ci s'informa :

— Dites-moi, mon oncle, oh ! dites-moi que ce ne sera pas grave. Elle ne va pas mourir, n'est-ce pas ?

— Je te dois la vérité, Micheline ; nous la sauverons j'espère ; mais le cas est sérieux... très sérieux même.

Et, plus doucement, comme s'il hésitait à poser la question, il ajouta :

— Qu'est-ce qui a pu provoquer cette crise ?... Tu le sais ?

Incapable d'un mensonge, Micheline très pâle, et qui, par un effort de sa volonté, paraissait maintenant extraordinairement calme, répondit nettement :

— Oui, mon oncle ; ou du moins je crois le savoir.

Le docteur s'étant approché d'elle la fit asseoir, et paternellement, comme s'il redoutait le pire, il demanda :

— Voyons, ma petite Micheline, qu'y-a-t-il, et que s'est-il passé entre ta mère et toi ?

— Entre maman et moi ?... Oh ! rien, mais... c'est toute une confession.

— Une confession ?... Tu m'effraies.

Le docteur prit une chaise et s'assit près d'elle.



Cependant Micheline était décidée maintenant. Elle était loyale et le serait jusqu'au bout. Elle eut le souvenir rapide d'avoir, une heure plus tôt, pris Dieu à témoin de son immense bonheur. Or, en cet instant tragique, elle avait de nouveau recours à Lui, pour qu'en sa miséricorde infinie, il lui donnât le courage nécessaire pour surmonter son insondable détresse.

— Voilà, dit-elle. Je vais tout vous dire... Il le faut... Si je suis allée chez vous hier soir, alors qu'on ne m'attendait pas, ce n'était que pour y joindre Jean Randal, et le prier de venir ici-même aujourd'hui à quatre heures.

— Randal?... Pourquoi faire?

Sans relever la question, comme si elle ne l'avait point entendue, Micheline poursuivit :

— Il est venu à l'heure dite, et mère, que je croyais sortie, a dû entendre toute notre conversation.

Le docteur eut vers sa nièce un regard de stupeur.

— Et c'est... cette conversation qui?...

La jeune fille fit un signe de tête affirmatif.

— Je ne comprends pas.

Le moment de mettre son cœur à nu était venu pour Micheline. Il n'y avait plus à reculer. Coûte que coûte, il fallait franchir l'obstacle : elle fonça.

— J'aime Jean Randal, mon oncle, comme il m'aime lui-même.

Sous le choc d'une telle révélation, à laquelle il s'attendait si peu, le praticien s'était levé brusquement. Instinctivement, il alla vers la porte du hall, comme s'il redoutait la présence d'oreilles indiscrètes. Micheline n'avait pas bronché. Revenant vers elle, le docteur Santeuil, qui ne se contenait plus, lui prit les deux poignets, et, d'une voix que la colère rendait brutale, il demanda ?

— Et il y a longtemps que dure cette... comédie ?

— Comédie ! protesta Micheline, profondément froissée. Vous avez dit : comédie, mon oncle?... De quoi donc

nous croyez-vous capables?... Randal est l'homme le plus loyal que je connaisse, et c'est moi, vous entendez, moi seule qui, sachant depuis longtemps son secret, l'ai fait venir aujourd'hui pour lui confier le mien !

— Joli travail, en vérité ! ironisa le docteur, qui marchait maintenant en travers de la pièce, impuissant à maîtriser son indignation.

Devant l'emportement de son oncle qu'elle comprenait et excusait, la pauvre enfant fut incapable de conserver son calme plus longtemps, et ce fut les yeux humides de larmes qu'elle supplia :

— Je vous en prie, mon oncle, écoutez-moi. Vous, si juste et si bon, ne pouvez me juger sans m'entendre. Micheline Barsac, vous le savez, n'agit pas sans réfléchir et... j'ai tant de chagrin !

Le visage bouleversé, les petites mains jointes qui tremblaient, confirmaient la plainte échappée. Le brave docteur, qui chaque jour coudoyait les misères humaines, s'était arrêté et contemplait sa nièce. Son regard retrouvait peu à peu sa douceur coutumière. Or, il se trouvait en face d'un fait accompli, dont il ne prévoyait que trop, hélas ! les conséquences funestes.

Certes, à maintes reprises, il avait constaté la sympathie de Micheline pour le jeune ingénieur. Lui-même en faisait un homme d'un commerce agréable. Mais de là à envisager la solution actuelle ; laisser sa nièce sacrifier pour ce presque inconnu un parti comme Rudford, la question ne se posait pas. Il fallait aviser. D'autre part, et sa révolte instinctive de tout à l'heure en faisait foi, il savait Micheline incapable de la moindre vilénie, mais devinait chez elle une résolution longuement mûrie et fermement arrêtée.

Changeant ses batteries, il essaya de la raisonner.

— Tu n'ignores pas, ma chère enfant, à quel point me sont précieux le bonheur de ta mère et le tien. Je suis,

tu le sais, un vieil égoïste, et ce bonheur est un peu le mien. Aujourd'hui tes larmes me causent un véritable déchirement. Pardonne-moi mon mouvement d'humeur, réflexe inévitable en face d'un tel aveu.

Micheline le regarda de ses pauvres yeux mouillés. En lui maintenant la colère cédait le pas à l'émotion. Se décidant soudain, il continua. Mais ce ne fut pas seulement l'homme qui parla, ce fut le chirurgien, le chirurgien qui décidait de l'opération nécessaire.

— Ce que tu viens de m'apprendre, dit-il, pose pour moi un sérieux dilemme. Mon devoir m'oblige à te faire entendre ensemble la voix de ma conscience professionnelle et celle de mon cœur d'oncle. Je pense que tu ne me tiendras pas grief de ma brutalité : une pareille rupture, quelques jours avant ton mariage, tuerait certainement ta mère. Donc, choisis : ta mère ou Randall J'ai dit.

Micheline, étouffant un cri, murmura :

— Mais c'est affreux, mon oncle... affreux !

— Voyons, mon enfant, que reproches-tu donc à Rudford ?

— Mais rien ; les reproches que je pourrais lui faire seraient injustes, j'en conviens, car il me donne tout ce que sa nature et son caractère lui permettent... Ce n'est pas de sa faute !

— Alors, chère petite, le mal n'est pas si grand que je le craignais.

— Détrompez-vous, mon oncle. Vous connaissez mes théories sur le mariage, et ce que je souhaite rencontrer chez l'homme que j'épouserai.

— Oui, oui, interrompit le docteur. Je sais. Physique sur mesure, intelligence *ad hoc*, éducation, droiture, etc., enfin toute la gamme... Tu n'es pas difficile ! Quoi qu'il en soit, Rudford, du point de vue esthétique est, à mon avis, aussi bien que Randal ; je dirai même que, sans se

ressembler le moins du monde, les deux jeunes gens présentent dans l'ensemble de la silhouette quelque similitude.

— Peut-être; et pourtant, si on les analyse séparément, combien n'apparaissent-ils pas différents l'un de l'autre? Sous les dehors d'une douceur, comment dirais-je?... spécieuse, John s'efforce d'adoucir la rudesse de son caractère dont, à plusieurs reprises, j'ai pu percevoir la fermeté presque brutale.

— Brutale?... Tu exagères. C'est une nature de chef et voilà tout.

— Chez Randal, au contraire, poursuit Micheline, la première impression qui s'en dégage nettement est une froideur un peu rude, qu'une excessive timidité n'atténue pas, mais qui, cependant, laisse paraître à l'examen une nature pleine de douceur et de tendresse. Et je suis sûre aujourd'hui que mon instinct ne m'avait point trompée.

Le docteur, soucieux, auscultait le cœur de sa nièce à mesure qu'elle parlait et se rendait compte, avec un effroi grandissant, du travail qui s'était fait en elle, à l'insu de sa sœur et de lui-même. Le mal était beaucoup plus profond qu'il ne l'avait cru tout d'abord.

Effrayé par la clarté mathématique de son diagnostic, il s'apprêtait à faire appel à de suprêmes arguments, lorsque la porte s'ouvrit brusquement, et la femme de chambre entra.

— Docteur, venez vite! Madame est encore évanouie.

Le médecin se hâta suivi de Micheline. Celle-ci, dans l'antichambre, arrêta Marie-Louise.

— Téléphonez, je vous prie, à M. Rudford de ne pas venir dîner. Expliquez-lui en quelques mots, et dites-lui de passer dans la soirée.

Déchargée de ce souci, elle rejoignit son oncle.

Il fallut près d'une demi-heure pour ranimer de nouveau la malade. Le docteur ne cachait pas son

inquiétude. Enfin elle ouvrit les yeux; son regard se posa sur sa fille. Elle ne put parler, mais deux larmes coulèrent.

— Maman! cria Micheline en embrassant sa mère.

Mais le docteur l'écarta doucement.

— Laisse-la reposer, dit-il.

Puis souriant à la malade, il ajouta :

— Demain tout ira bien.

M^{me} Barsac leva les yeux vers lui. Elle eut un mouvement des lèvres sceptique qui n'échappa point à Micheline; puis elle ferma les yeux et parut se rendormir.

L'oncle et la nièce restèrent près d'elle un long moment. Enfin, après que le docteur se fut assuré que la respiration de la malade était régulière, il donna de nouvelles instructions à Marie-Louise et entraîna Micheline.

Revenue dans le petit salon, la jeune fille fut secouée de violents sanglots.

— Maman, ma petite maman, vous la guérirez, mon oncle... Dites-moi que vous la guérirez.

— Ma chère petite, le plus sûr moyen de guérir promptement ta mère, je dirai même le seul, est de lui enlever le souci qui a provoqué la crise. Autrement, pas de guérison possible.

Et, prenant dans les siennes les mains de sa nièce, il ajouta :

— Redis-moi d'abord toute votre conversation... Tu peux me la dire, n'est-ce pas?

— Certes, mon oncle. Je devais ce soir même tout confier à mère et à John. Dieu ne l'a pas permis.

Ce fut d'une voix mal assurée, entrecoupée par les larmes, que Micheline fit le récit de son entrevue avec Randal. Elle plaida la cause du jeune ingénieur avec toute son âme, montrant la délicatesse dont il avait fait preuve en ne cherchant point à l'éloigner de Rudford. Elle rapporta textuellement ses réponses et les siennes; enfin leur mutuel accord.

Lorsqu'elle eut terminé, le docteur Santeuil était à son tour repris par l'émotion. Il avait compris qu'une pareille explication eût pu avoir, quelques mois plus tôt, un heureux dénouement. Maintenant il était trop tard. Et puis il avait fait sien le raisonnement que, dans sa loyauté, Randal n'avait point hésité à tenir devant Micheline : Épouse-t-on un simple ingénieur, quand on peut épouser un Rudford, dont la fortune et la puissance industrielle sont si considérables ? De ce côté au moins, il avait la certitude que les millions de Micheline n'étaient point un appas. Tandis que de l'autre !...

Cette pensée se précisa de telle façon, qu'il dut presque malgré lui l'exprimer :

— Es-tu bien sûre, dit-il, que Randal, malgré toute l'estime que j'ai pour lui, et la valeur indiscutable que chacun lui reconnaît, es-tu bien sûre qu'il n'est pas un peu... fasciné par ta dot que l'on sait fort belle ?

Micheline bondit.

— Oh ! mon oncle, comment pouvez-vous penser une chose aussi abominable ?... Je vais sans doute vous étonner, mais un jour... oh ! il n'y a pas très longtemps... pareille idée m'est venue, mais ce n'est pas Jean qui me l'a inspirée...

— Tu dis ?

— Eh ! bien, oui, je l'avoue ; quelquefois John m'a donné cette impression...

— Rudford ? s'exclama le docteur. Oh ! ma pauvre petite ! Tiens, après tout, il faut que tu saches, et tu jugeras toi-même. La preuve que John est au-dessus de tout soupçon, et qu'il est en tous points digne de toi, la voici.

Et prenant dans son portefeuille la lettre du Consulat de Baltimore, il la remit à sa nièce.

— Prends connaissance de ce document ; lis-le tranquillement et sans idée préconçue. Je vais voir comment va ta mère et je reviens.

Dès qu'il fut entré chez sa sœur, il constata chez elle un mieux sensible. Les yeux ouverts regardaient dans le vide. Mais dès qu'elle eut conscience de sa présence, le regard qui jusqu'alors ne fixait rien, s'accrocha au sien, désespérément, semblant chercher à y lire ce qu'elle désirait tant savoir.

Discrètement, Marie-Louise s'était éloignée. Ils restèrent seuls. Le docteur s'assit près du lit.

— Ce ne sera rien, dit-il. Ma petite Denise, tu as eu comme nous plus de peur que de mal.

— Et... Micheline? demanda-t-elle à voix basse.

— Micheline a beaucoup de peine de te savoir souffrante, à la veille de son bonheur; mais elle fera tout pour que tu guérisses. Tu entends? Tout!

M^{me} Barsac le regarda longuement. Tous deux s'étaient compris. Le praticien, très ému, continua :

— Elle attend John en ce moment. Dame, tu sais, les amoureux!...

La malade eut un triste sourire et dit :

— Oui!... John! John!

Craignant de raviver son angoisse, le docteur jugea prudent de se retirer.

— Maintenant que te voilà mieux, je te laisse reposer. Je vais téléphoner que je dîne ici. Je ne te quitterai pas.

Et sur le pas de la porte, il ajouta :

— Sois tranquille, je t'envoie Marie-Louise.

M^{me} Barsac, semblant calmée, ferma les yeux.

Quand le docteur eut rejoint Micheline, elle avait achevé sa lecture. Sans mot dire, elle lui rendit la lettre.

— Eh! bien, demanda-t-il, qu'en dis-tu?

— Sauf les millions et la situation, auxquels du reste je n'attache aucune importance, on aurait pu dire la même chose de Randal... exactement.

— Cependant... voulut interrompre le docteur.

— Écoutez-moi bien, mon bon oncle. J'ai décidé... Ne

cherchez jamais à modifier mes sentiments : j'aime Jean Randal. Ceci posé, j'épouserai Rudford... et maman vivra.

Comprenant ce que cette décision renfermait de douleur contenue et d'abnégation, le praticien n'éprouva pas la joie qu'il escomptait. Bien au contraire. La grandeur du geste le laissait désespéré, et jamais, au cours de sa carrière, il ne s'était trouvé en face d'une situation si douloureusement dramatique. Mais il n'avait pas le choix ; et, d'autre part, il se disait que peut-être, avec le temps, Micheline oublierait Randal. La situation formidable qui l'attendait en Amérique, lui apporterait sans nul doute la diversion rêvée ; et, plus tard, elle éprouverait la satisfaction très douce, parce que durement payée, d'avoir fait son devoir en ne sacrifiant pas sa mère.

Micheline s'était levée. Elle dit encore :

— Si petite mère n'a pas besoin de moi, et si vous devez passer la soirée ici, je voudrais me mettre au lit. J'ai tant besoin d'être seule!... Quand John viendra, vous lui expliquerez, n'est-ce pas?

Et comme le docteur Santeuil l'interrogeait du regard, elle précisa :

— Vous lui direz aussi que je l'attends demain... Rassurez-vous, mon oncle... la vie continue...

Sans une larme, elle quitta le salon.

CHAPITRE XI

Fébrilement, Randal attendait le coup de téléphone annoncé. Depuis qu'il avait la certitude d'un amour partagé, il était sous le coup de cette sorte d'anéantissement, d'engourdissement moral, que laissent après elles pendant quelque temps les trop grandes joies, comme les trop grandes douleurs.

Lorsqu'en rentrant la veille, il avait annoncé la nouvelle à Dany, celui-ci l'avait accueilli par des cris d'allégresse, mais en voyant la tête de son ami, qui doutait encore de la réalité de son bonheur, il éclata de rire et le gratifia d'un de ces épigrammes dont il avait le secret :

— Mon vieux Candide, tu manifestes ta joie à la façon des hiboux : tu as la gaité rentrée. Prends garde qu'elle ne t'étouffe !

Jean était seul, Certat étant allé comme de coutume à l'usine. Il ne pouvait tenir en place, arpentant sa chambre et regardant sans cesse la pendule. Il était dix heures passées, et la sonnerie tant attendue restait obstinément muette. Dix heures et demie, onze heures, toujours rien. Enfin le timbre de la porte d'entrée résonna.

— Au diable l'importun ! pesta Randal.

Le trouble-fête parut sous la forme d'un télégraphiste qui lui remit un « pneu ». L'écriture longue et soignée de la suscription était à n'en pas douter d'une main féminine. D'un coup d'ongle, Jean fit sauter l'enveloppe et cou-

rut à la signature : Micheline. La lettre était de Micheline Barsac. Elle ne téléphonait pas, elle écrivait ! Qu'est-ce que cela voulait dire ? Avidement il lut :

« Mon cher Jean,

« Quelques heures seulement se sont écoulées depuis que vous m'avez quittée, me laissant tellement grisée de joie que mon cœur en avait mal.

« Une seule minute a suffi pour anéantir tout cela. Notre pauvre bonheur est mort, Jean, et je pleure sur lui.

« Cependant que nous échangeions nos aveux, mère, rentrée à l'improviste, a tout entendu. L'émotion trop forte l'a terrassée, et le docteur et moi ne sommes pas certains encore de l'arracher à la mort.

« — Il faut choisir, m'a dit mon oncle : ta mère ou Randal. Une rupture aujourd'hui serait un scandale, et le scandale la tuerait.

« Jean, j'ai choisi. Je suis sûre que vous, pas plus que moi-même, n'auriez hésité.

« Quelle peine ne vais-je pas vous causer, mon pauvre ami ! Vous attendiez, n'est-ce pas, d'autres mots que ceux-ci, et je me sens impuissante à vous consoler. Ah ! combien je regrette de vous avoir appelé, de ne pas avoir gardé le secret de mon cœur. Vous eussiez gardé le vôtre, et peut-être m'auriez-vous oubliée.

« C'est fini, Jean. Notre honneur à tous deux nous interdit désormais de nous revoir ; et pourtant, je ne me sens pas le courage de vous dire adieu !

« La certitude mutuelle d'un amour partagé sera notre viatique.

« A vous pour toujours... toujours.

« Micheline. »

Au fur et à mesure qu'il prenait connaissance du message, le visage de Randal reflétait les sentiments les plus divers et les plus contradictoires. Chose curieuse, l'effet que cette lecture produisit sur lui ne fut pas du tout celui auquel on aurait pu s'attendre. Point de signes de désespoir, pas la moindre manifestation de contrariété ou de déception. Bien au contraire ; un sourire qui semblait en opposition absolue avec ce qu'il venait d'apprendre éclaira son regard. Soigneusement, il mit la lettre dans sa poche, prit son chapeau, son pardessus et sortit.

CHAPITRE XII

Le rapide de Calais venait de quitter la gare du Nord. Ménageant ses forces pour la course vertigineuse et précisément chronométrée, la puissante machine entraînait le convoi de luxe, graduant son effort, tel un magnifique athlète maître de ses poumons et de ses muscles.

Micheline et Rudford, mariés depuis quelques heures, roulaient vers Londres, où il était convenu qu'ils passeraient une semaine avant de gagner l'Amérique.

Le visage de la jeune femme accusait une immense lassitude. Elle eut néanmoins un triste sourire à l'adresse de John, lequel s'efforçait avec mille précautions de l'installer le plus confortablement possible.

— *Darling*, dit celui-ci, vous semblez très fatiguée.

— C'est vrai, mon ami ; mais j'ai dû passer par tant d'émotions ces jours derniers...

Puis, comme se parlant à elle-même, elle murmura :

— Et j'ai tellement de chagrin ! Je laisse tant de choses ici... tant de souvenirs!...

Ce disant, les larmes difficilement contenues, coulèrent abondamment. Son mari la contemplait, impuissant à la consoler. Il dit simplement :

— Ne parlons plus et reposez-vous.

Il voulut l'embrasser, mais elle l'arrêta d'un geste, lui montrant un voyageur qui s'était installé au départ dans

le même compartiment et qui, discrètement, se tenait maintenant dans le couloir.

— Nous ne sommes pas seuls, dit-elle.

Docile, elle ferma les yeux, et ce fut pour elle un véritable apaisement de garder le silence. Depuis que, pour sauver sa mère, Micheline avait consenti le cruel sacrifice de son amour, elle avait dû, pour la galerie toujours avide de scandale, jouer la comédie du bonheur; et maintenant elle était à bout de forces, ses nerfs subissant, après la tension excessive, la fatale dépression.

Et pourtant elle savait à cette heure que M^{me} Barsac était sauvée. Sa mère avait pu, le matin même, assister à la cérémonie tout intime de son mariage et au lunch qui avait suivi. Néanmoins, sur le conseil du docteur Santeuil, la convalescente s'était prudemment abstenue de venir à la gare, le praticien redoutant pour elle, à juste raison, les impressions pénibles de la séparation.

De plus, Micheline ne devait-elle pas, dans dix jours au plus tard, retrouver sa mère à bord du paquebot *Ile-de-France*, sur lequel elle s'embarquerait elle-même avec son mari pour la grande traversée?

A cette pensée, le cœur de la jeune femme se serra, car c'était ce jour-là que se dresserait, insurmontable, la suprême barrière entre son devoir d'épouse et son amour brisé.

Et Jean, qu'était-il devenu?

Depuis le soir où il l'avait quittée, le cœur débordant d'espoir, elle n'avait eu de lui aucune nouvelle. Sa lettre de rupture, cri de douleur et de tendresse, était restée sans réponse. Seul, Dany avait téléphoné chaque jour pour s'informer de l'état de santé de M^{me} Barsac, mais sans faire aucune allusion à son ami Randal. Or, lui non plus, elle ne l'avait pas revu, ce dont elle se réjouissait; craignant qu'un plaidoyer de sa part pour la cause de Jean ne la fit revenir sur sa décision.

Rudford ne s'était douté de rien. Sans chercher plus avant, sans faire aucun rapprochement, il attribuait l'état de nervosité de Micheline à la maladie de sa mère. Cependant, assis en face de celle qui maintenant était sa femme, il ne souriait plus. Tout dans son attitude semblait être d'un autre homme, et la façon étrange dont il la fixait avec insistance, la dureté de son regard, laissaient supposer que, lui aussi, était en proie à d'inexplicables préoccupations.

La croyant endormie, il prit son portefeuille, compulsait divers papiers, constata que tout était bien en ordre, et revint à sa contemplation. Mais Micheline, qui ne dormait pas, les paupières demi-closes, avait au travers des cils surpris son air grave, soucieux et presque mauvais, expression qu'elle ne lui connaissait pas. Elle en eut une impression pénible, un sentiment de peur irraisonné, se demandant tout à coup s'il n'avait point deviné son secret.

Dans ce cas, que se passerait-il ?...

Sous le coup de ce malaise mal défini, elle ouvrit les yeux tout à fait. Automatiquement, le visage de Rudford reprit son aspect habituel. Souriant et empressé, il vint s'asseoir près de sa femme, lui prit amoureusement les mains et demanda :

— Chérie, vous avez dormi, n'est-ce pas?... Vos mains sont froides.

— Oui, John! répondit Micheline. Veuillez m'excuser, mais je me suis assoupie et cela m'a fait du bien.

Cependant elle songeait :

— Sait-il vraiment? Et joue-t-il, lui aussi, la comédie du bonheur?

Le temps passait. Le rapide roulait à toute allure, dévorant la route. A mesure que Micheline s'éloignait de Paris, sa tristesse ne faisait que s'accroître. Elle essayait pourtant de se raisonner, s'imaginant la vie qui

l'attendait à Baltimore. Elle ne doutait pas qu'elle y serait choyée comme une petite reine. Au point de vue matériel, elle avait la certitude que, dans sa nouvelle patrie, elle jouirait d'une situation exceptionnelle, que tant de ses amies enviaient, ne dissimulant point leur dépit. Elle envisageait également la douce perspective d'avoir près d'elle, au moins durant plusieurs mois de l'année, sa chère maman, et peut-être même son oncle Santeuil. Elle escomptait leur présence pour atténuer sa solitude.

Toutes ces choses, Micheline avait beau se les répéter, les mettre ensemble dans un des plateaux de la balance, il y avait dans l'autre un nom, un seul nom, qui emportait tout le reste.

— Nous arrivons, dit près d'elle la voix de John.

C'était la réalité qui détruisait le rêve.

Par un effort de volonté, elle sourit à son mari, et doucement elle dit :

— John, pardonnez-moi ces quelques heures. C'est fini maintenant. Dès que j'aurai quitté la terre de France, je ne veux plus être qu'à vous.

Le voyageur du couloir avait disparu.

Déjà le train ralentissait sa marche, atteignant les premières maisons de la banlieue calaisienne. Rudford profita qu'ils étaient seuls, pour poser ses lèvres sur le beau visage, dont les traits altérés accusaient clairement la peine et la fatigue. Quelques minutes plus tard, le convoi stoppait, majestueux, à proximité de l'embarcadère, sur les quais de la gare maritime.

Suivis d'un porteur, les nouveaux mariés, ayant accompli les diverses formalités d'usage, gagnèrent la passerelle qui conduisait au paquebot.

A l'instant précis où ils allaient s'y engager, un inconnu s'approcha d'eux, comme s'il voulait leur barrer la route, et très poliment s'informa :

— Monsieur John Rudford?

L'Américain surpris dévisagea l'homme. Celui-ci très correctement, mais très simplement vêtu, solide gaillard, large d'épaules et d'aplomb sur les rotules, s'était spontanément découvert.

— C'est moi-même, répondit John.

— J'aurai un renseignement urgent à vous demander, expliqua l'inconnu.

Bien que très courtois, le ton était autoritaire. Rudford eut un geste d'impatience vite réprimé.

— A votre disposition, monsieur, répondit-il hautain.

S'inclinant devant Micheline, le nouveau venu lui dit en souriant :

— Je vous prie de m'excuser, madame; mais rassurez-vous, ce ne sera pas long. Vous pouvez embarquer sans crainte. M. Rudford sera près de vous dans un instant.

La jeune femme, cherchant vainement à comprendre, regardait alternativement son mari et l'inconnu. Finalement, John lui tendit son billet.

— Allez! Micheline, dit-il, je vous rejoins.

Les deux hommes s'éloignèrent, cependant que celle-ci, précédée du porteur, montait à bord du navire. Aussitôt conduite à la cabine de première classe qui avait été réservée, la jeune femme inquiète, après avoir déposé ses valises, remonta sur le pont.

L'heure de l'appareillage approchait. L'équipage avec méthode parait aux dernières manœuvres, embarquement des gros bagages, transbordement du courrier, etc...

Les passagers retardataires s'empressaient. Déjà, obéissant aux ordres brefs et aux coups de sifflet stridents, des matelots larguaient les amarres, cependant que la sirène mugissante lançait ses ultimes appels. Indifférente à cette activité fiévreuse, inhérente aux départs de paquebots, spectacle toujours pittoresque et quelque peu nostalgique,

Micheline, de plus en plus inquiète, guettait le retour de son mari.

Le temps passait, et dans quelques minutes à peine, le navire pousserait au large. Enfin l'ordre fut donné de hisser la passerelle, et Rudford n'était pas là. Affolée, la jeune femme courait s'informer près d'un officier du bord, lorsqu'un steward s'approchant d'elle lui demanda :

— Madame Rudford?

— Oui, c'est moi, répondit Micheline, perdant la tête. Mon mari... où est mon mari?

— Monsieur Rudford attend madame. Si madame veut me suivre.

Ces mots rassurants lui firent une telle impression, qu'elle dut s'appuyer au bastingage. L'employé s'approcha pour la soutenir.

— Ce n'est rien, lui dit-elle en souriant, allons!

Après avoir frappé à une cabine voisine de la sienne, le garçon ouvrit la porte et s'effaça pour la laisser passer.

Ce qu'elle vit du premier coup d'œil la cloua sur place.

— Vous! s'écria-t-elle, au comble de la stupeur et de l'indignation.

Debout, au fond de la petite chambre, se tenait Jean Randal.

— C'est un traquenard abominable! poursuivit la jeune femme. Et vous avez osé!

Elle voulut sortir, mais l'ingénieur lui coupa la retraite et ferma la porte. Il était livide, mais très maître de lui. L'homme timide cédait le pas à l'homme décidé. Il dit d'une voix particulièrement douce :

— Soyez en paix, Micheline; nous ne sommes pas seuls. Dany est là, à côté, prêt à répondre à votre appel.

Ce disant, il lui montra le bouton de la sonnerie.

Entre temps, le steamer gagnait la haute mer, insensible encore aux caprices de la houle.

— Dany? s'étonna Micheline... Dany?

Cette présence en effet la tranquillisait un peu, tout en la stupéfiant. Devant l'air à la fois mystérieux et triste de Jean Randal, elle commençait à se rendre compte qu'il se passait quelque chose, quelque chose d'une extraordinaire gravité. Sans attendre les explications de l'ingénieur, elle s'inquiéta :

— Et John... Où est John?

— Je vais tout vous expliquer, Micheline ; ne craignez rien, mais...

— C'est une lâcheté ! s'écria la jeune femme, voyant que Randal semblait vouloir éluder sa question. Oh ! Jean !

— Je vous en prie, écoutez-moi... Vous allez comprendre... Mais c'est très difficile à dire... Et avant... oh ! je voudrais tant que vous m'assuriez que vous m'aimez toujours.

Sans faire un mouvement, et sans que sa voix tremblât, Micheline répondit :

— Quels que soient mes sentiments pour vous, n'oubliez pas que, depuis ce matin, je suis la femme de John Rudford.

— Non, Micheline, vous ne l'êtes pas.

Elle eut un sursaut.

— Comment, non ?... Je le sais mieux que personne, je pense.

Près d'elle maintenant, Randal précisa :

— Non, Micheline. Votre mariage ne fut qu'un simulacre, pour éviter de plus fâcheuses complications.

— Vous êtes fou !

Mais elle s'inquiéta de nouveau :

— John !... Où est-il ?... Répondez-moi !

— Il subit à son tour sa destinée, répondit l'ingénieur.

Et comme la jeune femme le regardait sans comprendre, se demandant même s'il avait toute sa raison, il ajouta :

— Celui que vous avez failli épouser, Micheline, n'est qu'un misérable imposteur, fils de famille dévoyé.

Médusée, la jeune femme restait incrédule.

— Mais voyons, Jean, vous mentez, ou bien alors on vous a trompé. Ne connaissez-vous pas Rudford et sa puissance?... J'ai eu entre les mains, moi qui vous parle, tous les renseignements fournis sur lui par le consulat de Baltimore.

Très calme, Randal répliqua :

— Tout ce qui concerne John Rudford n'a rien à voir avec l'homme dont il s'agit, et dont le véritable nom est Serge Vaski, fils d'un avocat polonais.

Micheline devint pâle comme une morte. Jean, craignant un évanouissement, mit à profit son émotion pour la faire asseoir. Mais ce ne fut qu'une fausse alerte.

— Je suis au désespoir, ma chérie, dit-il, de vous causer tout ce bouleversement, mais les événements m'emportent, en vous entraînant vous-même, et nous n'y pouvons rien.

Très sévèrement Micheline, encore hésitante, répondit :

— Je ne puis ni ne veux croire, Jean, que les sentiments que vous éprouvez pour moi vous aient fait commettre un acte aussi audacieux. Vous rendez-vous compte de la gravité de vos accusations ?

— Je m'en rends compte, Micheline, et je les maintiens.

La jeune femme regardait Jean. De nouveau, elle se sentait envahie par la peur. Elle se trouvait isolée de tout et de tous, seule sur ce navire, à la merci d'un homme qui l'aimait sans doute, mais qui depuis un moment lui devenait suspect.

Cependant il fallait savoir.

— Ainsi vous prétendez que celui que j'ai épousé ce matin n'est pas John Rudford ?

— Oui, Micheline, je l'affirme.

— La preuve, voyons..., la preuve !

Randal s'inclina vers elle, les traits contractés et tremblant d'émotion. S'agenouillant à ses pieds, il laissa tomber ces mots :

— Micheline, mon amour..., je suis John Rudford.

Sans autres commentaires, il lui mit sous les yeux son propre passeport, auquel était joint un certificat de l'ambassade américaine, attestant que Randal Jean et Rudford John ne faisaient qu'un.

La jeune femme, vaincue par l'émotion trop forte, fut de nouveau sur le point de défaillir. Jean eut un geste vers la sonnette, mais, dans sa demi-inconscience, elle le retint. Se remettant peu à peu et le dévisageant amoureux, elle murmura :

— Vous !... John Rudford ?... Mon Dieu, est-ce possible ?

Et les pleurs bienfaisants coulèrent abondamment.

— Pleurez, Micheline, ma chérie, ce sont vos dernières larmes.

Cependant la jeune femme ajouta au travers des sanglots :

— Mais comment se fait-il ?

Et, sans qu'elle l'interrompit, Jean fit la lumière sur son passé.

— Il y a trois ans, dit-il, mon père, que je dois remplacer un jour à la direction de nos usines, décida que je devrais faire en Europe un voyage de formation.
« — Tu t'embarqueras dans huit jours, me dit-il, sans
« autre préambule. Ta place est retenue, comme elle le
« sera dans trois ans sur le paquebot de retour. Là-bas,
« à part une somme insignifiante que tu trouveras chaque
« mois dans une banque déterminée, tu devras vivre de
« ton travail. Naturellement tu changeras de nom et,
« sous aucun prétexte, tu ne devras te servir du tien, qui

« t'enlèverait toute possibilité d'initiative. Tu t'appelleras Randal, comme ta grand'mère, une Française, tu le sais. »

Micheline avait posé sa petite main sur la sienne. Jean lui sourit et continua :

— Je passai un an en Allemagne, six mois à Rome, et j'étais en France depuis seize mois, lorsque le hasard voulut qu'à mon retour d'un voyage à Liège, je fisse votre connaissance et aussi, d'une manière originale, celle de celui qui usurpait mon nom. Dès ce jour-là, je fus amoureux et je ne pensai qu'à vous. J'ignorais alors qui était le faux Rudford : vous l'aimiez, cela me suffisait.

— En somme, interrompit la jeune femme, que savez-vous de lui ?

— Dany va vous le dire. Avec l'aide d'un de ses amis détective, il organisa l'enquête et la mena à bien. Nous lui devons beaucoup.

En parlant, Jean avait sonné : un steward entra.

— Priez, s'il vous plaît, M. Certat, cabine 10, de venir immédiatement.

Micheline n'avait pas fait un mouvement. Un rapide retour en arrière lui ouvrait les yeux sur bon nombre de faits jusqu'alors obscurs, voire même mystérieux. Elle se rappelait sa longue hésitation à engager sa vie, malgré les dehors séduisants de son prétendant. Elle se souvenait des quatre perles disparues, de l'incident du bâton de rouge et d'une multitude de petits détails qu'elle avait sur le moment jugés sans importance. Aujourd'hui encore, elle revoyait l'attitude soucieuse et énigmatique de John au cours du voyage.

Et seulement maintenant, elle prenait conscience du malheur irréparable auquel elle venait d'échapper. Aussi bien, dans son for intérieur, elle eut un élan de gratitude à l'adresse de la Providence, qui avait placé sur sa route le seul homme capable d'empêcher une telle infamie. A

cette heure, elle était sûre de Jean : tout dans son attitude dénotait la sincérité.

Au bout d'un instant, Dany entra le sourire aux lèvres. Il était très ému cependant, ignorant encore le résultat de l'entrevue. Il baisa la main de Micheline, dont le pauvre visage bouleversé disait la lutte qu'elle avait dû soutenir entre son devoir et son amour.

— Sur l'honneur, Dany, implora la jeune femme, qui voulait définitivement tranquilliser sa conscience, jurez-moi que tout ce que m'a dit Jean est l'exacte vérité.

— Sur l'honneur, Micheline, répondit gravement Certat, vous avez réellement devant vous John Rudford, fils de Patrick Rudford, de Baltimore.

Randal interrompit.

— Dis ce que tu sais, mon ami.

— Eh ! bien, voici, expliqua Dany. Lorsque Jean m'eut remis, à son retour de Liège, la carte du pseudo-Rudford, comme lui je fus littéralement stupéfait. J'étais le seul de ses amis d'Europe à connaître son vrai nom. A l'usine où nous collaborions, il ne dévoila au directeur sa véritable identité, que lorsque son départ fut décidé. Je compris donc sur-le-champ que nous nous trouvions en pleine affaire de chantage et d'escroquerie.

« Or, Jean était amoureux, et, dame, Jean amoureux n'est pas précisément un combatif ; Il ne voyait qu'une chose, c'est que vous aimiez celui qui se faisait appeler Rudford, et il se disait que le démasquer vous causerait de la peine, ce à quoi il se refusait obstinément. D'autre part, il pensait que laisser faire ce mariage eût été une monstruosité.

Micheline écoutait haletante.

— Aussi, continua Certat, je décidai d'agir seul. Au dos de la carte du faux Rudford, il y avait, écrits au crayon, un numéro de téléphone : Trudaine 10-40, et un nom : George. Trouver l'adresse en question ne fut qu'un

jeu. C'était celle d'un cercle clandestin, bien connu de la brigade spéciale, où notre homme puisait le plus clair des ressources factices et peu avouables, nécessaires à son train de vie.

— Mon Dieu ! murmura la jeune femme. Est-ce possible ?

Jean ne la quittait pas des yeux pendant que Certat parlait.

— George est en réalité une femme, une fort jolie femme blonde.

Randal, s'adressant à Micheline, lui dit :

— Vous vous souvenez de l'initiale du fameux bâton de rouge ?

Dany reprit :

— Mais ce qu'il importait de connaître, c'était la nature des rapports existant entre George et le faux Rudford. Je savais seulement qu'elle était Américaine, et cela me donnait des raisons de croire que c'était là qu'il fallait chercher la pierre fondamentale de toute l'intrigue. Or, j'ai dans la police un excellent ami. Je lui confiai l'affaire. En quinze jours, il eut tous les renseignements nécessaires. Cette George n'était autre qu'une ancienne secrétaire de M. Patrick Rudford, laquelle, ignorant le séjour en Europe du véritable héritier du nom avait, en collaboration avec son frère, imaginé cette substitution.

... « D'ailleurs le choix qu'elle avait fait s'expliquait fort bien. Serge Vaski, en effet, n'était pas le premier venu. Réellement ingénieur diplômé, possédant à fond plusieurs langues, et de plus appartenant à une très honorable famille polonaise, avec cela, bien physiquement, il réunissait aux yeux de l'aventurière, toutes les qualités requises pour jouer, pendant quelques mois, le rôle... spécial qu'on voulait lui confier. Au fond, ce n'est qu'un homme sans scrupules, prêt à toutes les besognes, une sorte d'Arsène Lupin sans génie et même sans envergure.

« Le plan était simple. On s'arrangeait pour lui faire conclure le riche mariage ; après quoi, les trois complices s'embarquaient avec vous et, vous ayant copieusement dépouillée, prenaient le large, au lieu de s'embarquer pour l'Amérique.

Micheline interrompit brusquement :

— Mais il a sur lui une forte somme et des valeurs que mère lui a remises.

— Rassurez-vous, dit Dany en riant cette fois, tout ceci et bien d'autres choses, sans doute, se trouvent à l'heure actuelle dans les mains de mon ami Giblin, le détective dont je viens de vous parler, et qui, fidèlement, a veillé sur vous chaque jour et même jusqu'à Calais, se tenant prudemment à proximité de votre compartiment.

— Comment, ce voyageur nous surveillait ?

— Vous croyez sans doute, Micheline, répondit Jean, que sachant ce que je sais, je vous aurais laissée seule une minute en tête à tête avec cet homme ?

La jeune femme anéantie songeait maintenant, cependant que Certat achevait son récit.

— Pour vous convaincre définitivement, Jean a en sa possession toutes les preuves à l'appui ; aussi vous pouvez, Micheline, et sans aucune arrière-pensée, rendre le vrai, l'authentique John Rudford le plus heureux des hommes, lui qui vous aime si profondément... Et vous savez, il vaut non seulement beaucoup de millions, comme on dit dans son pays, mais...

Dany, le joyeux et sensible Dany, allait s'émouvoir à son tour ; mais il se ressaisit, et redevenant le gavroche incorrigible, il dit en sortant :

— D'ailleurs, vous le savez aussi bien que moi, ce qu'il vaut encore ; et puis, vous grillez d'envie de me voir les talons ! C'est fait ! *Good bye !*...

Et il sortit. La porte refermée, les deux jeunes gens restèrent un moment silencieux, aussi troublés l'un que l'autre. Enfin, Micheline soupira :

— Mon Dieu, je crois rêver !... Ne vais-je pas m'éveiller ?...

Puis, regardant tendrement Randal, elle s'informa :

— Mais pourquoi n'avoir pas parlé plus tôt ?

— C'était tout à fait impossible. Comprenez, ma chérie : si j'avais parlé, il s'en suivait, à quelques jours de votre mariage, une arrestation scandaleuse qui, plus qu'une simple rupture, eût rejailli sur vous et tué votre maman.

— Pourtant, si la chose s'était faite ?

— Je ne l'aurais jamais permis, Micheline ; mais je devais agir avec prudence. Le jour où vous m'avez nettement marqué l'incertitude dans laquelle vous étiez d'aimer votre fiancé, j'eus moins de scrupules pour agir énergiquement.

— C'est vrai, Jean. Ce que j'éprouvais était si complexe !

— Je n'étais allé au dernier bridge de votre oncle, continua Randal, que pour lui demander un entretien particulier, au cours duquel je lui aurais tout dévoilé. Cet entretien, souvenez-vous-en, Micheline, c'est avec vous que je l'ai eu le lendemain ; et s'il fut tout différent de ce que j'en attendais, néanmoins il décida du reste. Vous m'aimiez, tout était aplani. Il m'était alors facile, avec le secours de la police et de mon ambassade, de simuler un mariage qui, en fin de compte à l'abri du scandale, vous conduirait vers moi... vers le vrai John Rudford.

De nouveau, les larmes de Micheline coulaient, mais elles n'étaient que la résultante d'une trop grande tension nerveuse.

Jean s'était levé, et prenant dans sa poche une liasse de papiers qu'il déposa entre les mains si chères, il dit :

— Maintenant, Micheline, vous seule devez décider. Je vais vous laisser réfléchir. Vous prendrez connaissance de tout ce dossier, qui n'est que la confirmation officielle de ce que vous venez d'entendre. Si vous désirez retourner en

France, Dany vous accompagnera par le prochain bateau, et je continuerai seul mon voyage, car je dois être à Baltimore au plus tard le 15 février. Dany doit m'y rejoindre à la fin du mois pour ne plus me quitter.

— Ce cher et excellent ami ! murmura Micheline.

— Je n'ai pas à vous redire mes sentiments, acheva Randal dont la voix tremblait malgré lui ; vous les connaissez. Si vous réalisez mon vœu le plus cher, Dany se chargera d'en avertir le docteur Santeuil, qui lui-même préparera votre maman. Nous pourrons nous marier à Londres. J'ai ici tous les papiers nécessaires et, ainsi qu'il était convenu, nous rejoindrons à Southampton votre famille que nous emmènerons.

« Mon père est au courant de tout ; et, comme vous le verrez par ses lettres qui sont au dossier, il vous attend.

Randal s'était tu. Redoutant l'arrêt définitif, consacrant le triomphe de son amour ou la défaite de son plus grand espoir, il se dirigea vers la porte de la cabine, sans oser regarder Micheline. Mais celle-ci, déjà, l'avait devancé et, lui barrant la route à son tour, spontanément elle se blottit contre sa poitrine, se faisant toute petite.

Rayonnant, Jean l'enserra de ses bras d'athlète, comme s'il voulait bien marquer, par ce geste de protection, qu'elle était désormais sa chose, et qu'il saurait la défendre.

Le rire est, dit-on, tout près des larmes. La tête appuyée sur son épaule, et souriant maintenant de son plus exquis sourire, Micheline, confiante et complètement heureuse, dit simplement :

— Je suis la femme de John Rudford.

FIN

LA GRANDE LÉGENDE DE LA MER

Collection publiée sous la direction de José GERMAIN

Volumes in-8 couronne tirés sur papier alfa avec
hors-texte en héliogravures. Prix : 15 francs.

- | | |
|---|---|
| 1. Le Radeau de la Méduse ,
par Aug. BAILLY (<i>Prix Las-
serre</i>). | 11. Les Grandes Escadres du
Maréchal de Tourville ,
par H. LE MARQUAND. |
| 2. Jean-Bart , par Henri MALO
(<i>de l'Académie de Marine</i>). | 12. Dumont d'Urville , par
Camille VERGNIOL. |
| 3. Les Prouesses du Bailli de
Suffren , par Georges LE-
COMTE (<i>de l'Académie Fran-
çaise</i>). | 13. Sir Walter Raleigh , par
Léon LEMONNIER. |
| 4. Le Broton Yves de Ker-
guelen , par Aug. DUPOUY. | 14. Chevaliers de la Mer , par
Léon BERTHAUT. |
| 5. L'Île de la Tortue , par
Fr. FUNCK-BRENTANO. | 15. La Lutte pour la Mer , par
J.-H. ROSNY Jeune, <i>del'Acta-
démie Goncourt</i> . |
| 6. La Guerre des Enseignes ,
par Louis GUICHARD (<i>Prix
de l'Académie de Marine</i> ,
1928). | 16. Aristide du Petit-Thouars
par Roland CHARMY. Lettre-
préface de Claude FARRÈRE. |
| 7. L'Épopée transatlantique ,
par l'Amiral X... | 17. Le Chevalier Paul , par
Léon VÉRANE et le lieute-
nant de Vaisseau CHASSIN. |
| 8. Jacques Cassard, Corsaire
de Nantes , par Marc EL-
DER (<i>Prix Goncourt</i>). | 18. Un grand ennemi : Nel-
son , par André GERVAIS.
Préface de Paul CHACK. |
| 9. Une Épopée Canadienne ,
par Ch. de la RONCIÈRE. | 19. Tempête , par Pierre HUM-
BOURG. |
| 10. Le Voyage de la Pérouse
(1785-1788) , préface de
Claude FARRÈRE. | 20. Sir Francis Drake , par
Léon LEMONNIER. |
| | 21. Mor Bihan , par Stéphane
FAYE. |
| | 22. Le Corsaire Pellet , par
Thierry SANDRE (<i>Prix Gon-
court 1924</i>). |

ÉDITIONS DE LA RENAISSANCE DU LIVRE

94, Rue d'Alésia — PARIS

LA BELLE AUX FLOTS DORMANT

par FÉLIX CLEVAL

CHAPITRE PBEMIER

UNE CÉRÉMONIE SCIENTIFIQUE.

— Le grand prix de chimie organique... annonça la voix de l'appariteur... Silence, s'il vous plaît, Mesdames ! Le grand prix de chimie va être proclamé incessamment.

Le bourdonnement de ruche, qui emplissait le grand amphithéâtre de la Sorbonne, s'apaisa quelques instants.

C'était la distribution solennelle des Prix du Concours Général entre toutes les Facultés de France. Cette année-là, la Faculté des sciences de Paris avait été particulièrement favorisée et l'affluence nombreuse ne ménageait point les applaudissements aux lauréats dont les noms étaient désignés à l'admiration des profanes.

Sur les bancs de l'hémicycle on apercevait une foule compacte dans laquelle les femmes entassées protestaient, avec véhémence, contre les retardataires qui venaient interrompre la lecture du Palmarès.

(A suivre.)

4578-33. — CORBEIL. IMPRIMERIE CRÉTA.

LE DISQUE ROUGE

DES ROMANS D'AVENTURES — DES ROMANS D'ACTION
D'AUTEURS LES PLUS CONNUS

Volumes déjà parus :

GÉRARD FAIRLIE

L'Appel des Vautours.

W. W. JACOBS

La Main de Singe.

CONAN DOYLE

Aventures de Sherlock Holmes.

Nouvelles Aventures de Sherlock Holmes.

Souvenirs de Sherlock Holmes.

Nouveaux Exploits de Sherlock Holmes.

Résurrection de Sherlock Holmes.

Sherlock Holmes triomphe.

SAPPER

Le Capitaine Drummond.

E.-W. HORNUNG

Un Cambrioleur amateur: Raffles.

Le Masque noir (*Aventures de Raffles*).

Le Voleur de nuit (*Dernières aventures de Raffles*).

M. CONSTANTIN-WEYER
Vers l'Ouest.

CHRISTIAN DE CATERS

Le Maléfice de Java.

La Sauterelle Améthyste.

CAMILLE PERT

La Petite Gady.

VICTOR BRIDGES

Le Secret de la Falaise.

J. M. WALSH

Le Mystérieux X.

OTWELL BINS

L'Hôte disparu.

JEAN DE LA HIRE

L'Assassinat du Nyctalope.

H. RIDER-HAGGARD

Elle.

EXCLUSIVITÉ HACHETTE

Chaque
Volume **3 FR. 50**

ALBERT BONNEAU

La marque du Léopard.

Le Désert aux cent mirages.

La Maison du cauchemar.

ANDRÉ ARMANDY

Le Maître du Torrent.

RUDYARD KIPLING

Contes de l'Inde.

CHARLES FOLEY

Kowa la mystérieuse.

Le Chasseur nocturne.

C.-J. CUTCLIFFE HYNÉ

Kate Meredith.

ARTHUR MILLS

Serpent Blanc.

ARTHUR MORRISON

Sous la griffe de Martin Hewitt.

L'Étrange Aventure du "Nico-bar".

L'Heure révélatrice.

La Main de gloire.

H. G. WELLS

La Poudre rose.

J. JACQUIN ET A. FABRE

Les 5 crimes de M. Tapinois.

G.-G. TOUDOUZE

Le Maître de la mort froide.

Carnaval en mer.

HERVÉ DE PESLOÜAN

L'Énigme de l'Élysée.

R. CHAPELAIN

Les Perles sanglantes.

L'Ile des Démon.

RENÉ THÉVENIN

Les Chasseurs d'hommes.

LA RENAISSANCE DU LIVRE

94, rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

LES PATRONS FAVORIS

économisent le tissu

Ils sont
parfaits

1.000
MODÈLES
"CHICS"
PAR AN



^{FRI}
2.50
LA POCHETTE